



Avant bobos¹.

- J'ai envoyé ce manuscrit à la maison d'édition Côt'dor. Madame Odette Markepage la rédactrice m'a répondu.

Monsieur Gilbert, j'ai quatre raisons de décliner l'édition de votre ouvrage.

1-La première est que vous avez déjà envoyé une grande partie de ces textes à vos amis par internet, qui du coup, n'achèteront pas notre édition.

2-La seconde, qu'il s'agit de contes et de morceaux indépendants. Les lecteurs ont une préférence pour les ouvrages dans lesquels une intrigue unique et cohérente occupe tout le volume.

3-La troisième objection est la plus importante : vos textes ne seront compris, c'est certain que par un petit cercle et non par la masse des lecteurs. Le premier roman d'un auteur doit être populaire !

4-Quatre : les invraisemblances de votre récit, ainsi que sa complaisance dans l'effroi ! Je compare cet ouvrage et à son grand désavantage, à Robinson Crusoé ou aux Voyages de Gulliver² à Typhon de Conrad³.

1 - Ce jeu de maux sera admis par la suite, je crois. La couverture est un négatif du bœuf écorché de Rembrandt.

2 - Cette lettre est reproduite dans certaines biographies de d'Edgar A. Poe. 1809/1849. J'y ai opéré quelques petits changements, si peu... Par exemple, j'ai ajouté « Typhon » 1904.

3 - Mes notes de bas de page vont souvent être des leçons prétentieuses...

"Typhon" : L'intérêt de la nouvelle de Conrad, n'est pas la météo, mais la vie des gars sur le navire au moment de la tempête : Les coffres se disloquent par le roulis et les dollars qu'ils contiennent s'éparpillent sur le pont. Les coolies se battent entre eux pour les récupérer. Ah la nature humaine ! ... Je spolie untipeu pour donner envie de lire. C'est apocalyptique !

- Gilbert soupe au lait du tac au tac répond à Madame Odette Markeplage ⁴ la rédactrice des éditions Côtordure :

Madame, Je ne me faisais déjà guère d'illusion, mais vous m'avez achevé. En m'incitant à la forme romanesque, vous m'en dégoûtez. Conséquemment, je fais le contraire et continue à me concentrer sur des formes d'écrits brefs sans cohérence. J'imprimerai moi-même mes recueils à la photocopieuse et les ferai tourner en enfer, je pense y avoir mes chances.



4 - Non, cette éditrice n'existe pas, dommage.
Ps : La gravure ci-dessus, c'est Edgar... Edgar Poe.

Catastropismes⁵

1 - 2019 : tarses, métatarses.

Il est 21h45, je chantonne devant ce clavier azertyui. A 18 h 30, j'ai pensé que je ne rentrerais pas au bercail intact.

A 17H 30, je quittais Hérival dans notre vieille Panda 4x4 grise. J'espérais rapporter un demi-stère de bois abandonné dans la forêt, à un kilomètre en haut dans le virage de "la goutte de la Folie". La tronçonneuse électrique dans le coffre et ma petite barre à mine arrimée sur la galerie, outil ami indispensable pour riper les petits troncs d'arbre.

Quelques frênes fluets de 20 à 30 centimètres de diamètre pas bien longs sont couchés au sol, déracinés par suite d'un gros coup de vent. Ils sont peu visibles, entièrement emberlificotés dans les ronces et la végétation enguirlandée. Je vais les tronçonner en un certain nombre de bouts de 33,33 centimètres, trois pour un mètre. Ça passe dans le fourneau.

Les premières découpes sont faciles les quatre cimes des arbres d'une quinzaine de centimètres de diamètre ne touchent pas la terre. Les longueurs totales restantes côté tronc ne sont pas visibles cachées dans des ronciers.

Et cette fois, rupture et surprise : la partie inconnue côté souche que je sectionne fait un quart de tour, roule, s'affaisse de 20 centimètres et me coince le pied peu protégé dans ma chaussure en cuir.

5 - Une remarque incongrue sur ce néologisme du titre : Dumas a donné comme titre de son roman : "Athos, Porthos, Aramis." L'éditeur lui a dit, on n'en vendra pas avec un titre comme ça, "Les trois mousquetaires", ça serait mieux. Ah oui ! D'autant plus qu'ils sont quatre... Super !

En cuir heureusement ! Ma chaussure eût-elle été sécurisée par une coque métallique insérée que je ne parlerais pas de cette aventure : j'aurais pu sortir mes orteils facilement de la caverne et laisser le sabot sous le tronc.

J'ai très mal, je sens mes cinq orteils écrasés sous le tronc de plusieurs centaines de kilos à vue d'œil.

J'ai très mal, tirer très fort. Je ne peux pas extraire mes orteils, je les arracherais.

La douleur est malgré tout supportable. Piégé comme un castor, impossible d'atteindre quoique ce soit, la barre à mine fixée sur la galerie de la voiture, supervise la scène.

La situation est absurde, otage du lourd tronc d'arbre.

Mon couteau multi fonctions à la ceinture dont une lame, une scie de sept centimètres de long, oui... Une brève pensée pour cet alpiniste dans son glacier qui après plusieurs jours a dû s'amputer. La main, je crois ?

Je n'en suis pas là, mais j'y pense.

Monique est à la maison, à Hérival, à un kilomètre, elle sait à peu près où je suis. Elle ne va pas s'inquiéter tout de suite, elle ne me rejoindra pas à pied avant une heure ou deux. Puis redescendre et enfin téléphoner, appeler les secours.

L'arbre est long, immobilisé, j'ai le loisir de l'évaluer à travers les ronces entrelacées : cinq ou six mètres, son poids est considérable. Il a viré un quart de tour sur lui-même, mon pied était trop près de ce tronc que je sectionnais. Maladresse de débutant.

Mes orteils pourraient se nécroser comme la main de cet alpiniste. Bruu !

Dégager la terre par dessous ma chaussure, creuser un trou dans la boue avec les mains, miner la terre humide en grattant. Assez rapidement, l'opération m'apparaît impossible... Un autre tronc d'arbre est enseveli par-dessous celui-ci.

Coincé entre deux troncs : l'un courbé, l'autre bien rigide dans la boue, ma chaussure est à la tangente.

J'imagine un instant qu'en aplatissant l'arrière de ma chaussure, le talon, le coup de pied, les orteils s'extrairaient aisément en laissant ma chaussure en otage. Heureux, soulagé, délivré par anticipation. Y penser plus tôt eut été encore mieux. J'aplatis péniblement le cuir jusqu'au plus bas du talon... Première traction... Je ratatine le cuir plus bas en tapant avec mon lourd couteau... Un tiré franc, rien à faire les orteils sont dans la mâchoire.

Belle tentative, l'idée est bonne. D'autres idées vont émerger, non ?

Ma peur qui était à huit sur dix, descend à cinq. J'ai toutes les méninges dehors.

La barre à mine en métal, ne pas la regarder, elle dort sur la galerie. Qu'on peut être nullard à certains moments ! J'aurais pu l'enfiler entre les deux troncs et faire levier, évidemment. Ça, je sais faire. Le levier d'une barre à mine peut soulever des centaines de kilos. Ne plus y penser, un mouchoir là-dessus.

La tronçonneuse, couper un morceau à gauche. Je peux l'atteindre puisque je l'avais en main au moment de l'accident, pas de bol la batterie est à plat, je savais que le niveau de la batterie était bas, mais pas à ce point. Quel branquignole ! L'entreprise aurait été risquée mais faisable.

Une barre à mine, il n'y a que cela, autre mouchoir sur cette énième pensée inutile et obsessionnelle.

Une branche de cinq centimètres de diamètre gît, à peine masquée, derrière le tronc voisin à portée de main un mètre de long. Tendu au maximum, je l'atteins.

Quelques centimètres entre les deux troncs à gauche de ma chaussure droite coincée, ça peut l'faire. Le petit espace entre les deux troncs est dû à l'épaisseur de mes orteils plus l'épaisseur de ma semelle assez épaisse, deux centimètres, cinq centimètres au total. Une probabilité.

Le levier est possible, il n'aura pas la puissance d'une barre métallique.

J'essaye maladroitement. Cracc ! Les quelques premiers centimètres du levier de bois se brisent. Bien sûr ce morceau n'est pas vert, l'aubier⁶ blanc du pourtour est mort, je dois compter sur le duranem, il est ma seule chance avant que Monique n'arrive dans une heure ou deux, mes orteils seront foutus.

Je dois réessayer avec cette massue cassante raccourcie, Mon diagnostic est pessimiste, elle est bien courte pour servir de levier. J'enfile plus profond. Ok.

Conjuguer deux actions, c'est ma dernière carte. Un, appuyer assez fortement et lentement sur le levier avec les deux mains, si elle ne se brise pas, tenter un-à-coup et deux, reculer violemment mon pied à ce moment précis. J'aurai un dixième de seconde pour coordonner les deux actions. Cela peut être possible puisque j'ai écrasé le talon de la chaussure et ma chaussette est retroussée jusqu'au coup de pied.

Trois répétitions mentales de cette double opération ne sont pas de trop. Exécution ! Je réalise les deux à la fois et prodige ! J'extrais mes orteils d'un seul coup, ébaubi, la chaussette vient plus ou moins avec les cinq orteils. Le talon heurte le talus dans son élan.

Ma chaussure, qui ne craint pas les conséquences de l'écrasement reste dans le piège qui s'est encore plus refermé, m'en fout.

Fin de l'aventure.

Je me masse les orteils bleus, refais circuler le sang, il n'y a pas les dégâts que je craignais, ils bougent.

6 - Le duranem est le bois du cœur, il est suivi de L'aubier de couleur blanche, puis du cambium et enfin de l'écorce. Mon morceau n'a plu que trois ou quatre centimètres de diamètre de duranem. J'ai prévenu que l'on pouvait devenir savant en lisant les notes ?

Immobile dans mon vieux 4X4, à la limite de la syncope, yeux fermés, le temps est suspendu dans ce sas. Nuque sur l'appui-tête, siège légèrement incliné, reprendre du temps sur la peur. La peur assise... Elle vit mieux assise la peur. Le confort sommaire du siège élimé apaise la peur. Allez courage, lever le regard et ouvrir les yeux d'un coup : une pointe de métal en contre-jour dépasse du parebrise. La barre à bonne mine. Cet outil stérile me fait pouffer de rire... Son inutilité m'est égal : *"plus rien à foutre de toi !"*

Ma tronçonneuse honteuse est punie dans le noir du coffre.

Il me manque une chaussure, la droite : celle de la pédale d'accélération. Je pompe plusieurs fois pour rien, pour voir. Je me marre, à Tahiti, il m'arrivait de conduire pieds nus. Le petit accélérateur champignon de ma 2CV du Pacifique pouvait s'insérer entre le gros orteil et le suivant et se désengager aisément. Je voyage à Papeete quarante-cinq ans plus tôt, ça m'apaise. Abandonner mon autre soulier près du champ de bataille, l'idée me vient et me quitte. Non, faire le contraire : je viendrai délivrer la prisonnière. Je tiens trop à mes jumelles de cuir rigide, ne pas les séparer. Des éclats d'images de troncs, de chaussures, de boue percutent la mémoire, ils sont impossibles à remettre en ordre. La peur bleue s'évapore et fait place à l'euphorie de la couleur complémentaire, l'orange éclatant. Contact, vroum, vroum, la barre à mine en point de mire vibre et amuse la galerie. Première, embrayage...

Et me voici à mon clavier après un bonne soupe de légumes préparé par Monique pendant ce temps suspendu... Heureux

Plusieurs jours plus tard, j'y retournerai en pèlerinage, dégagerai les ronces : le tronc de frêne est bien plus long que je le croyais ! Douze mètres et bien tordu, donc très lourd.

La réalité est donc légèrement différente de celle que j'ai décrite, en fait, je n'ai pas vraiment réussi à faire un vrai levier. C'est l'extrémité du fût du frêne plus fine que le long tronc que j'ai réussi à fléchir, à courber un dixième de secondes. Je n'aurais jamais pu soulever l'arbre en entier sur toute sa longueur. La flexibilité de l'arbre m'a sauvé.

I - Le brick 7.

Le brick est une vieille carcasse à peine en état de tenir la mer. Mon copain Auguste, 18 ans, est marin sur ce brick. Il me propose de partir avec lui, j'ai la mer dans le sang, il le sait. Mon rêve de voyage peut être possible mais l'affaire n'est pas facile à arranger. Nous nous ingénions à trouver un plan tordu, c'est Auguste qui a l'idée de me préparer une cachette à bord du brick. Et hop, je me montrerai quand le voilier sera au large et qu'il ne sera plus question de retour. Nous sommes certains que son père, le capitaine du brick, rira de bon cœur de ce joli tour...

Un mois plus tard retapé, chargé et prêt, le bateau à fier allure. Auguste monte à bord, je le suis déguisé sans me faire remarquer par les marins qui travaillent.

On baisse la tête pour entrer dans sa cabine, il ferme au verrou, tire un tapis qui dégage une portion de parquet, de seize pouces carrés environ. Il agrandit l'ouverture de la trappe, allume une

7- Un brick, est un voilier rapide et maniable à deux mâts, le grand et le mât de misaine. C'est le navire de prédilection des pirates et des corsaires. Son siècle de gloire : le XVIIe.

bougie à l'allumette phosphorique⁸, installe la bougie dans une lanterne sourde, se faufile dans l'ouverture : "*suis-moi.*"
(Ça va se corser ! C'est l'aventure littéraire la plus dingue que j'ai lue de ma vie de lecteur baroudeur.)

2 - 2020 : les palmipèdes⁹.

Une photo selfie de notre quatuor tout sourire et je quitte le trio ami qui s'éloigne en raquettes moi je suis en bottes sur le chemin plat. Ils reconnaissent le sentier, ils n'ont plus besoin d'un guide. Je peux repartir chez moi en contrebas à un kilomètre : étang des Tanchottes puis le Prieuré d'Hérival.

Un kilomètre à vol d'oiseau mais je ne suis pas un oiseau.

Couper très au court... Je connais cette forêt comme certains de mes rangements domestiques.

Le garde forestier que nous avons rencontré avec sa femme et ses deux garçons, eux aussi en raquettes, en sens inverse, me rappellent qu'il y a des rochers dans cette descente.

Oui, oui, nous y allons aux brimbelles avec un escabeau - blague - puisque ces rochers ronds les uns sur les autres en cascade forment une sorte d'amphithéâtre pour géants.

Les trois amis aussi me mettent en garde sans savoir, par amitié. Je connais ne vous en faites pas. Le garde forestier ajoute : "*s'il se perd, yauraka suivre ses traces dans la neige.*"
Les six témoins me regardent dévaler le talus. "*A ce soir avec la photo de notre trio sur votre smartphone.*"

8 - La leçon ! En 1831, Charles Sauria a 19 ans, il est opportuniste, puisqu'il découvre par hasard, qu'en ajoutant du phosphore au chlorate de potasse et au soufre, il peut allumer des petits bâtonnets de bois par simple friction : l'allumette ! Allumer un feu devient alors un jeu d'enfant... Enfin un jeu interdit ou à surveiller, ok ?

9 - Mes différentes mésaventures débiteront toujours par une date, une année: 1970, 2014, etc. Sans ordre chronologique. Mes mésaventures sont entrelardées par les différents épisodes des aventures d'Arthur qui elles, seront numérotées en chiffres romains : I, II, III, IV, V, etc

La neige est belle, les arbres chargés sont magnifiques. 40 centimètres pas de quoi s'inquiéter. D'autant plus, que lorsque la neige repose sur les épaules des sapins, la couche n'est pas bien épaisse au sol.

La neige est crouteuse en surface, poudreuse sur dix centimètres, puis recroûte et poudreuse.

Je descends facilement, quelques glissades sur les fesses, je suis super bien équipé et étanche. Ce matin même nous avons fait du toboggan de cette manière avec Mattan, 9 ans. Les vêtements imperméables glissent, pas besoin de luge ni de bobsleigh.

La première partie n'est que forêt de sapins.

Que je ne sois pas en raquettes mais en bottes n'est pas une imprudence, c'est même plutôt un avantage tant le terrain est accidenté.

Fastoche, il faut descendre, je descends.

Cependant, je ne me repère pas bien les obstacles avec cette neige qui masque tout.

Je me trouve maintenant dans une clairière inconnue pas bien spacieuse mais faite de multiples bosses blanches côte à côte. Aucun d'arbre la surplombant, la couche de neige est donc au maxi.

Sans la neige on peut quelquefois avoir l'impression de se faire absorber entre deux ou trois rochers. Les renards adorent cet éboulis : un Sisyphe qui ne serait jamais allé rechercher son rocher. Il aurait toujours monté un nouveau rocher de la pente sud et zou, il dévale sur le versant nord, etc.

Forcez l'index dans la meringue, elle casse, elle est plus ou moins fragile suivant les endroits. C'est exactement ce qui m'arrive sur ces rochers meringués. Mes pieds sont des index qui s'enfoncent très irrégulièrement.

A un moment ma jambe droite s'emboîte complètement jusqu'à la hanche. Ça fait un petit crac, c'est mon col du fémur

en métal qui a dû sursauter... Ça va, ça fait un peu mal, c'est supportable, vraiment, cependant ça ne doit plus se reproduire.

Décision : il me faut avancer à quatre pattes.

C'est assez efficace au début.

Il doit me rester cinq cents mètres, il est 16h30 en janvier. C'est faisable. Je ne suis pas inquiet. J'ai même le temps de me coucher et de contempler les cimes des arbres pour souffler.

Je reprends. Il me faut toujours descendre pour trouver le chemin plat. Une dénivellation d'à peine cent mètres sur un kilomètre.

Le trio d'en haut doit progresser facilement en pente douce.

Moi, j'aime cette phase d'insécurité relative : qu'est-ce que j'ai pu aimer Blek le Rock qui relevait ses pièges à castors dans la neige québécoise.

Je suis... Je suis un trappeur.

J'atteins une dépression intrigante, le creux d'une cuvette de rochers blancs. Des grosses meringues ! Pas des mariées en robes impétueuses, de vraies meringues empilées sur le présentoir d'un pâtissier.

Si "meringues" n'est pas une belle métaphore, alors : un grand drap blanc épais qui recouvre une flopée de rochers à la Christo & Jeanne Claude qui emballent le Reichstag¹⁰ ou autres trucs... Cette grande cotonnade blanche ne laisse pas voir les espaces entre les rochers. Des rochers de plus d'un mètre de haut, côte à côte en dégringolade.

Je n'ai pas d'autre métaphore.

- *"C'est pas une métaphore, c'est une métonymie !*

10 - Empaqueter est une manière de souligner le quotidien autrement. C'est arrêter le regard, créer un temps suspendu. A leurs débuts en 1957 Christo & Jeanne Claude emballent toutes sortes de petits objets, jusqu'au Reichstag et Cie.

- *Fait pas chier*¹¹!"

Je ne dois pas descendre plus bas dans ce creux de rochers mais plutôt le contourner pour éviter la nappe d'eau au fond. J'ai soixante-douze ans et je suis heureux de ne pas être épuisé, satisfait d'avancer doucement, d'être calme. Vivement que je repère le chemin du bas! Contourner cette cuvette. Je n'avance plus beaucoup même à quatre pattes, à genoux plus exactement, une reptation trop éprouvante.



Mes mains s'enfoncent une fois sur deux. Mes genoux-tibias-pieds s'enfoncent une fois sur quatre. Ma démarche de quadrupède est ridicule. J'écarte les doigts le plus possible, c'est mieux mais pas assez efficace, avant-bras et bras plongent entièrement et souvent ne trouvent même plus d'appui sous le beau trop grand manteau. Je suis souvent entre deux rochers sans possibilité d'anticiper.

Les 40 centimètres de neige ne sont pas un obstacle, ce sont les rochers cachés légèrement écartés les uns des autres sous la neige qui en sont un.

L'idée des doigts écartés me donne une autre idée : scier deux branches d'un arbuste à feuilles sans feuilles. J'ai mon couteau Mac Gayver à la ceinture.

Je fabrique deux fourches aux multiples ramifications... Sans membrane, dommage. J'en tiens une à chaque main, c'est efficace...

Les genoux s'enfoncent toujours.

11 - La leçon !... Métonymie, métaphore, fais pas chier, la réplique célèbre dans "Faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages" de Michel Audiard, 1968.

Deux autres branches que j'enfile le long des tibias sous mon pantalon parka.

J'ai quatre palmes sans membrane, je ne m'enfonce plus.

Un canard à quatre pattes.

Confiant, je remonte la cuvette et essaye d'atteindre un coin de forêt sans meringue. C'est long, même cinquante mètres sont une longue distance.

Je ne suis pas fatigué... Enfin, je ne le crois pas. Je n'y pense pas. J'ai des ailes... heu, j'ai des palmes. Des raquettes en quelque sorte comme celles des trois amis qui sont sans doute déjà arrivés à leur voiture. Ma remontée est presque agréable et je retrouve quelques descentes toboggan. Je garde mes quatre palmes en main. J'évite les branches basses. Et que discern'neige¹² ? Le chemin !

Le chemin qui n'est pas là où je le croyais.

Qu'il soit où il veut, il est là en contrebas, plat.

Et maintenant de la promenade d'anglais.

En longeant l'étang d'Hérival si familier, 15 canards tout penauds en ligne suspendent leur temps sur la meringue, le long de l'arrivée d'eau de la rivière.

Huit mâles émeraude et cinq femelles grises.

26 paires de palmes.

Sous la douche, j'ai eu envie de revoir le film "Dersou Ouzala"¹³ de



12 - Correction possible : "que discerne n'ai-je"

13 - Dersou Ouzala et Vladimir Arseniev sont amis. Lorsqu'ils s'égarèrent au crépuscule dans une toundra balayée par un fort blizzard, c'est Dersou, grâce à son ingéniosité, qui leur sauve la vie.

Kurosawa. Dix minutes plus tard, j'envoie la photo du trio prise avant que l'on se quitte sur le sentier.

Aparté.

On supposera que les deux catastrophes comme celles qu'il vient de conter pourraient refroidir sa passion pour la forêt. Que nenni, une semaine a suffi à effacer de sa mémoire les parties ténébreuses et périlleuses de ses mésaventures suivies de leurs miraculeuses délivrances. Il éprouve alors un ardent désir de favoriser une nouvelle et étrange aventure qui pourrait accidenter sa vie de forestier ou autres métiers. De telles rêveries, de tels désirs, car cela a dû monter jusqu'au désir, c'est commun chez les mélancoliques, il les considère comme des échappées prophétiques d'une destinée à laquelle il se sent voué.

Toutes ses visions sont des accidents, des opérations chirurgicales, des naufrages, des chocs... Et même des envies de captivité parmi des tribus barbares sanguinaires. Il semble aspirer à une existence de douleurs et de larmes, aux dernières extrémités... Il s'imagine sur une souche désolée en putréfaction oubliée sur un océan de sapins inaccessibles et inconnus. Et vivre les plus terribles moments de souffrance et de désespoir de sa vie, c'est à ces moments-là qu'il réussit à enrôler toutes ses facultés et tous ses sentiments au service de sa romanesque profession d'écrivain, m'a-t-il confié. Alors, "*j'écris.*" Conclut-il.

II - Ma cachette.

Résumé de l'épisode précédent : Woupie ! Mon désir de naviguer va se concrétiser. Auguste m'a entraîné dans sa cabine sans que l'on soit vu. De là, il y a une trappe, Auguste me conduit vers ma

cachette. Une planque qui va me permettre de rester peinard en attendant la haute mer et surgir d'un coup, "coucou !" Le capitaine, son père, sera devant le fait accompli de ma présence. Une bonne farce, non ?

Le tapis reprend sa position sur le plancher de la cabine, ni vu ni connu. *"Attention à la tête, on va ramper !"* La bougie est faible, je trouve difficilement ma route à travers l'amas confus d'objets. Mes yeux s'accoutument à l'obscurité, je rampe avec moins d'embarras tout en me tenant accroché à l'habit d'Auguste. Il a disposé tout cet arrimage dans la cale du brick pour m'aménager une excellente cachette dans une sorte de caisse, tout au fond.

Les parois de la caisse peuvent s'enlever. Il en fait glisser une de côté et je découvre ma chambre qui recèle un super confort, super bien pensé dans un si petit espace. Un matelas recouvre le fond, je l'essaye avec joie, sur mon séant, couché tout de mon long, impeccable. Il y a quelques livres, des plumes, de l'encre et du papier, trois couvertures, une grosse cruche pleine d'eau, un petit baril de biscuits, trois ou quatre énormes saucissons de Bologne, un volumineux jambon, une cuisse froide de mouton rôti, et une demi-douzaine de cordiaux¹⁴ et de liqueurs.

"Cette corde part de ta cachette, et serpente à travers tout l'arrimage pour aboutir à un clou fixé dans le pont, juste au-dessous de la trappe de ma cabine. Cette corde te permettra dans l'obscurité de retrouver ton chemin jusqu'à ma cabine.

Salut, je te laisse la lanterne et une provision de bougies et de phosphore."

Nous sommes le 17 juin.

¹⁴ - J'ai cherché sur internet : bredouille. C'est pourtant bien dans le texte de Poe.

3 - 2021 : les cerises.

Fin juin 2021, il est vain d'imaginer à quel point je suis content d'aller cueillir les inaccessibles cerises rouges, des grosses, des bigarreaux charnues, mûres, juteuses, abondantes tout en haut de l'arbre.

Il y a eu des gelées tardives. Les cerises ne se pressent que tout en haut de l'arbre. Philippe et moi installons une échelle de 14 mètres sous la plus belle branche aussi garnie qu'une corbeille de mariée. 15 kilos facile. Je les vois déjà dans les paniers... J'en ai un en bandoulière dans le dos, le crochet à cerises dans la main droite.

Je tiens absolument à ligaturer l'échelle à la plus haute branche solide par sécurité.

J'ai oublié le morceau de corde dans le hangar en contrebas. Impatient de cueillir, je pose mon panier et le crochet à cerises dans l'herbe et fonce comme un lapin de 72 ans vers le hangar : « *elle est à gauche sur un piton !* » me précise Philippe lorsque j'amorce ma course de 50 mètres en légère descente...

À cet instant ma course s'écourte...

Comme un ressort, je suis projeté en arrière par mon élan. Je suis inanimé avec mes clochettes, étoiles, grelots, étincelles dans le noir de mes rétines. Une brume de dix ou quinze secondes qui ne me rassure pas. Immobile. Je suis sur le côté, la tête dans l'herbe et c'est bien, je sens que si je bouge c'est la révolution dans tout mon système physique. Graduellement le cerveau analyse l'obscur situation.



L'enquête des abattis est vite faite : les commissures des lèvres me font mal. Le dos le pompon. Les étoiles et tous les décors inutiles disparaissent. La bouche saigne un peu, j'en avale.

Ah, ah ! Je comprends le micmac !

Le mois dernier à ce même emplacement j'avais heurté gentiment un fil à linge bas dans ce couloir d'herbe en descente. Fil à linge qui se prolonge de part et d'autre de cet étroit sentier. En marchant calmement on a toutes les chances de le détecter. Si l'on mesure moins de 1,75m on passe en-dessous allégrement... C'est ma taille... Mais je courais ! On est plus haut quand on court...

Je reçois donc - je ne sais pas pourquoi je dis "donc"- le fil en nylon, dans la bouche, en travers, symétriquement... La même sensation sans doute que le cheval qui n'obéit pas à son cavalier empressé.

J'ai un mors dans la bouche un dixième de seconde.

J'ai cru un instant que je n'avais plus les dents du haut, toutes fausses, la langue m'a rassuré. Il a cédé ce putain de fil.

Les muqueuses de l'intérieur de la bouche se remettent vite, aujourd'hui - on est le lendemain - les quatre ou cinq côtes qui ont heurté l'angle du muret en béton du jardin



ont pris une bonne claque comme un panier à cerises en osier écrasé sous le pied d'un cueilleur masochiste...

Le panier... heu... Les côtes ont résisté, luxées sans doute.

Ne pas me faire rire. Respirer avec modération...

"J'adore raconter mes aventures sportives, je n'ai pas d'imagination... Les écrire m'amuse encore plus et ça m'évite de les répéter de vive voix" : je disais encore cela avant hier à des amis.

« Papy pourquoi tu te tiens les côtes quand tu tousses ? »

Pour mes abonnés : la maladresse suivante ne pourrait être que début septembre. Pas avant, plus tard si possible.

III - Notre départ.

Résumé : En catimini, nous montons à bord du brick. Auguste m'installe dans ma mini planque, je devrai y rester souterrain quelques jours. Ça va valoir le coup de faire ce sacrifice pour vivre la haute mer avec Auguste.

Le matelas est bon, il y a des vivres en abondance, des cordiaux, sympa l'aventure. C'est beau l'optimisme.

Il me semble avoir être confiné trois jours et trois nuits, sans en être vraiment certain. Pas de nouvelles d'Auguste, ça ne me cause pas d'inquiétude, je m'y attendais, les minutieux préparatifs sont longs, le brick va bien finir par prendre la mer. Et puis, il ne doit pas trouver facilement l'occasion de descendre me voir avec toute cette agitation sur le pont et sur le quai.

La trappe s'ouvre, sa voix est sourde, elle vient de loin :

"Tout va bien pour toi ? Tu as besoin de quelque chose ? On lève l'ancre dans d'une demi-heure. Je ne pourrai pas redescendre avant quelque temps... Peut-être pas avant trois ou quatre bons jours. Je remonte sur le pont, suis le filin tu y trouveras ma montre. Elle te sera utile puisque tu n'as pas la lumière du jour pour apprécier le temps. Je parie que tu ne peux pas dire depuis combien de temps tu es enterré ici : trois jours, nous sommes aujourd'hui le 20 du mois."

Le brick se met en branle, j'ai une montre. Je suis hyper heureux de commencer mon voyage pour de vrai. Je vais apprécier ma joie en attendant le bon moment de quitter ma caisse pour les commodités de la cabine d'Auguste que nous partagerons.

Serein, j'examine les quelques livres qu'Auguste m'a pourvu avec sa charmante sollicitude : je choisis un bouquin de tempêtes. Je

lis une demi-heure, et puis je souffle la bougie, gaffe à l'incendie, j'y veille. Et là je tombe dans un profond sommeil.

4 - 2004 : la toupie.

Nous sortons victorieux d'un long tunnel à Bâle, plus d'une demi-heure dans les gaz d'échappement. Libérés, heureux comme des papillons sur l'autoroute, à grande vitesse...

Nous n'allons pas traîner à 120 km/h derrière une semi-remorque !

Un coup d'œil dans le rétro, sans doute trop rapide le coup d'œil ? Déboîtement... Un bolide tapi dans l'angle mort à 170 km/h (?) projectile balistique potentiel, pas encore visible, nous heurte latéralement sur la gauche. Un angle aigu de quelques degrés, seule la baguette latérale noire voltige, je l'aperçois tourner. Pas réellement d'impact mais, dérive de notre trajectoire. Nous fusionnons momentanément avec la semi-remorque en meulant sa barre de protection latérale de notre portière avant droite.

Cette fraction de seconde d'impact de meulage nous envoie de l'autre côté sur la gauche jusqu'à la glissière centrale. De l'avant droit de la semi-remorque, en boule de billard rouge habitée, nous sommes passés à l'avant gauche à la glissière. Nous coulisons maintenant sur ce parapet. Nous le teintons en rouge : fulgurante décalcomanie d'une Clio en folie.

Notre vitesse décroît progressivement. C'est le mieux pour nous. Hélas, la roue avant gauche passe sur sa jante, le pneu fou autour du cou. La jante métallique ralentit la course, la roue droite est intacte.

Marie-Odile est Fangio¹⁵, je suis son passager avant. Évelyne est à l'arrière gauche, Joëlle à l'arrière droit. Nous ballottons à peine à l'intérieur de notre cocon, les ceintures sont relaxes.

La réaction de Marie-Odile est presque comique, comme au cinéma lors d'un film de poursuite. On aurait pu lui reprocher d'en faire trop... En fait, elle fait au mieux. Chapeaux de roues !

L'aile gauche, les feux, à peine le capot, finissent par s'encastrent dans la glissière métallique. Ainsi ancrés, nous amorçons un tour complet.

Pas toupie, seulement un tour, 360°. Décrochés, nous sommes donc revenus dans le sens de la marche, ce fut notre salut.

Je n'ai pas prêté attention aux voitures qui nous faisaient face lorsque nous étions à 180 degrés. Je n'ai pas vu l'envolée de tous ces papillons multicolores. Ils étaient pourtant bien là en face de nous à 120 km/h.

Après notre tour complet, la vitesse est-elle réduite à 50 km/h? Vraisemblablement.

Marie-Odile - grande maîtresse au volant ! - nous rapatrie intacts sur la bande arrêt d'urgence à quelques pas de l'herbe, laissant la double voie libre au flot des attelages lancés sur nous, derrière nous. C'est probablement plus (+) notre élan que la conductrice qui nous a déposés à cet endroit !

La carlingue stationnée... Abasourdi, puis l'esprit reprend sa loi : je rétrograde ma pensée jusqu'au moment où je prends le premier coup dans l'aile gauche, il y a quelques chapelets de secondes, quelques centaines de mètres en amont. Je retrouve facilement cet état premier, sans une clarté nouvelle. Je sollicite mon esprit à faire un effort pour

15 Si j'étais plus jeune, j'aurais écrit, Schumacher, Senna, Prost.

retrouver la sensation déroulée qui finit par venir et puis qui s'enfuit.

Les yeux fermés, j'abrite mes oreilles et mon attention pour contrer le vrombissement de la route. Mais sentant mon esprit qui se détraque sans réussir à analyser la story, je le force à penser à autre chose, à se régénérer avant une suprême tentative. Une deuxième fois, je fais le vide et je sens tressaillir en moi des trucs qui se déplacent trop vite, et qui voudraient s'élever, décoller. Des émotions qu'on aurait désancrées, à une grande profondeur. Je ne sais ce que sont ces trucs, mais ils montent lentement. J'éprouve de la résistance et je finis par revivre le bonheur de toute la distance accidentée comme une queue de comète... Le bonheur, oui, de vivre le circuit d'un ahurissant manège de fête foraine.

Bien sûr, heureux d'en être enfin extrait. Nous sommes les héros intacts de cette comédie... Mon ventre évoque pourtant un autre scénario : à l'arrêt en travers au milieu de la voie express, ratatinés et lacérés par la meute.

Si prêts du miracle et se faire foudroyer.

La mort ? Je ne l'ai pas entr'aperçue...

Elle est passée sans nous voir, ou elle n'a pas eu le temps ou on l'a roulée dans la farine.

Nous devons nos quatre vies palpitantes et "cardiovasculantes" à notre trace rouge -ou fil rouge ?- irrégulier(ière) sur les deux cents mètres, environ, de la complaisante glissière médiane.

Aucun choc, que deux rebonds à angles aigus. Complaisante aussi la barre du camion, obligatoire depuis une décennie. Bien mieux que de s'encastrer sous la semi-remorque. Aucun de nous quatre n'a aperçu le bolide et encore moins son chauffard, une énigme.

L'attraction terminée, assis sur le talus, les différentes formalités s'enchaînent: les gendarmes, l'alcootest, les appels. Calmement en commissaire-priseur, j'évalue, j'analyse en boucle les indices, j'en ai le loisir.

Nous finissons par faire la connaissance de l'invincible conducteur. Il existe ! Il a fini par s'arrêter. Je ne rapporte que la dernière phrase qu'il a vomie en signant le constat du gendarme :

"Femme au volant, la mort au tournant !"

Une demi-heure plus tard, Marie-Odile et moi quittons l'autoroute, peinars à l'intérieur de l'épave orbitale hissée à un mètre cinquante au-dessus du sol, sur un plateau de remorque, à épiloguer sur nos quatre vies de chair et de métal. Suite de notre belle journée à la fondation Beyeler : prestigieux musée Suisse au milieu des pâturages qui présente cette saison le fascinant travail de Francis Bacon. Toute une exposition sur le "Cri". Munch, Rodin...

Avant de reprendre la route... Je finissais mon exposé par ces quelques phrases de Bacon :

« J'aime le luisant et la couleur qui viennent de la bouche et j'ai toujours espéré être capable de peindre la bouche comme Monet peignait un coucher soleil. »

« Je pense que l'homme réalise maintenant qu'il est un accident, qu'il est un être dénué de sens. »

« J'ai toujours été touché par les images relatives aux abattoirs et à la viande, et pour moi elles sont liées étroitement à tout ce qu'est la Crucifixion. »

« J'ai espéré faire un jour la peinture la meilleure du cri humain¹⁶, je n'en ai pas été capable. » Francis Bacon.

... Aujourd'hui, le lendemain, je suis heureux comme le caillou de la fronde de David et Goliath qui a fait un beau voyage.

J'ai la sensation d'avoir été le grand et maigre benêt Don Quichotte, Chevalier Saint Georges parti benoîtement terrasser le dragon dans sa tanière. J'ai pointé le bout de ma lance de cinq mètres sur le bouton de sa sonnette d'entrée. Surprise ! Le dragon a surgi derrière moi alors que je l'attendais devant...



IV - Ma tête.

Après trois longs jours, Auguste m'annonce qu'on va quitter le port... C'est pas trop tôt ! Dans trois ou quatre jours, je devrais respirer l'océan et prendre les embruns en pleine hure, je languis. Ça me donne envie d'entamer un des livres d'aventures de mer que m'a laissé Auguste. Puis, je m'endors.

En m'éveillant, j'ai l'esprit brouillé. Je mets un temps avant de me rappeler les circonstances de ma situation de claustré. Je fais de

16 - Cette image de sculpture en plâtre est de Rodin.

la lumière, merde ! Ma montre s'est arrêtée. Combien de temps ai-je dormi ?

Les membres brisés par des crampes, obligé, pour les soulager, de me relever debout entre les cages. J'ai faim. Je pense au mouton froid, j'en j'avais mangé un morceau avant de m'endormir, il était excellent.

Et re-merde, il est en état de putréfaction ! Cette déconvenue me cause une grande inquiétude. Je prends conscience que mon somme a duré un bon bout de temps. Aïe ma tête ! Je respire avec difficulté comme oppressé par une multitude de sensations mélancoliques. Pas question d'aller ouvrir la trappe. Je me résigne. Mais j'accuse Auguste de la plus grossière indifférence. Le pire c'est l'eau de ma cruche réduite à une demi-pinte et j'ai très soif à cause du saucisson de Bologne trop salé après la perte de mon mouton.

J'ai peur. Je viens de comprendre que l'air renfermé de la cale est pernicieux : celle du charbon en ignition. Une envie anormale de sommeil, et je tremble à l'idée de m'y abandonner. Ras le bol de mes livres.

Pourtant, bon sang, le roulis du brick me prouve que nous sommes en plein océan. Je ne sais pas comment expliquer l'absence d'Auguste. C'est sûr, nous sommes assez avancés en mer pour me permettre de monter sur le pont.

Auguste, que lui est-il arrivé ? J'essaye d'imaginer la cause qui me tient muré dans ma tombe, les raisons les plus noires tourbillonnent : Auguste passé par-dessus bord ?

5 - 2016 : les fonds marins.

Ça se passe sans doute au fond d'un massif corallien de l'Océan Pacifique, les couleurs sont magnifiques. Il y a des courants contradictoires, la surface de la mer doit être agitée et pourtant, je suis au bloc opératoire qui devrait me fiche les jetons tant il y a de machines propres et de personnes sympas qui n'ont que les yeux pour me voir.

J'ai choisi une péridurale, je suis donc parfaitement conscient. Alors on me projette un film.

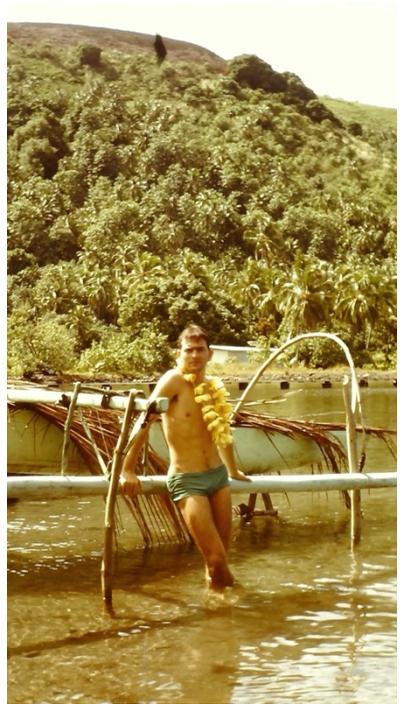
Un plongeur sous-marin surgit mais, je ne le vois pas. J'imagine qu'il a une caméra sur son masque qui filme tout automatiquement comme beaucoup de sportifs le font.

J'imagine qu'il nage très vite, je ne vois que son fusil aquatique à sa droite.

Et hop ! Il se met à dégommer tous les petits poissons qui sont dans le coin. Il les met en petites charpies, en fait, je ne vois que la charpie, jamais les poissons en entier. Les débris suivent le courant, les lambeaux de chairs blanches dégagent vers l'arrière. Les petits filets de sang forment de magnifiques stratus rosés animés qui ne durent qu'un instant.

Le pêcheur sous-marin que je ne vois pas, semble être sûr de lui, il érafle tout.

Sa façon de faire n'a vraiment rien d'une pêche écologique, mais c'est captivant.



Le lagon se trouble par intermittence. La caméra se calme, recule et le pêcheur reprend de plus belle. Il amorce tout ce qui est à portée de main à droite, à gauche en bas, en haut, sans hésitation... Comme un pêcheur qui aurait perdu les pédales. Il change trois fois d'outil, le troisième est sans doute une sorte de mirette à écorcher, je le vois que le résultat. Chez ma dentiste, c'est plus la montagne, ici, ce sont les fonds sous-marins, ça me rappelle Tahiti ; qu'est-ce que j'ai aimé nager dans le lagon à regarder les coraux, les poissons, les coquillages.

Bien sûr, je savais que je suivais mon urètre au niveau de la prostate ; grossie une centaine de fois sur l'écran en potence à quelques mètres de moi. Je me demande si le chirurgien urologue se doutait que je pouvais épier son travail en live¹⁷ ?

17 - Ce paragraphe figure déjà dans un de mes écrits : "Le Camelot"

V - Le cauchemar.

Ma cachette, c'est pas une sinécure, une odeur entêtante, les provisions qui se gâtent. L'eau dans la cruche fait pitié. Puisque nous sommes en pleine mer, Auguste ne devrait pas tarder à bouger la corde qui nous raccorde, Non ? Qu'est-ce qu'il fout ? je touche le fond, je broie un noir d'ancre.

Je ne conjecture aucune raison valable qui puisse m'expliquer, pourquoi il me laisse si longtemps prisonnier, merde alors ! A propos de merde, Auguste a prévu un petit pot fermé pour les odeurs mais, il est plein et la coque bouge. Je fais où maintenant ? C'est vrai que je ne mange plus beaucoup, je rationne le très peu qu'il me reste mais tout de même ça pue ! T'ajoute à ça l'odeur âpre et pernicieuse de la cale... Je dois décamper d'ici et aller respirer au plus vite le vent du large.

Il est mort ! Une épidémie, il n'y a que ça. Auguste est le seul à savoir que je suis dans ce tombeau. Hé oui, c'était une cachette, ma tombe si je ne m'en extirpe pas au plus vite.

D'après son inclinaison continue sur bâbord, le brick navigue avec une brise tribord, nous sommes au large depuis longtemps. Fort de cette déduction, je me dirige vers la trappe pour respirer de l'air meilleur à travers l'ouverture et emporter de l'eau de la cabine d'Auguste.

Je n'y parviens pas et cette fois encore, je tombe dans une indolence, mi-sommeil, mi-éveil : étouffé sous d'énormes oreillers, par des démons plus sinistres et féroces les uns que les autres. D'immenses serpents m'étreignent et me regardent de leurs yeux brillants.

Et puis, ça change, je suis debout, à poil et seul, dans les sables brûlants du Sahara avec, à mes pieds, blotti et ramassé, un lion féroce des tropiques. Ses yeux effarés s'entrouvrent. D'un bond il se dresse sur ses pattes arrière et montre les crocs. Un rugissement me fais me jeter à terre. Suffoqué par le

paroxysme de la terreur, je m'éveille. Waouh ! Mon rêve n'était pas tout à fait un rêve : Les vraies pattes énormes du véritable monstre s'appuient sur ma poitrine, j'ai son haleine dans mon oreille dans un état d'impuissance proche de la mort. Stupéfaction, il me lèche le nez avec une belle démonstration d'affection et de joie ! C'est Tigre, mon chien terre-neuve.

C'est lui. Je sens un torrent de sang m'envahir les tempes, un vertige, une délivrance, il y a de la ressuscitation dans l'air.

Je me dresse sur le matelas de mon agonie, prend le cou de mon fidèle compagnon et pleure un flot de larmes salées des plus libérées.

Graduellement, mes facultés à réfléchir me reviennent. Que fait mon chien ici ?

J'ai pour Tigre une affection ardente. Depuis sept ans il est mon compagnon, et, dans bien des cas, il m'a donné la preuve de toutes ses nobles qualités. Je l'ai arraché, quand il était tout petit, des griffes d'un polisson qui le traînait vers l'étang avec une corde au cou... Devenu balaise, il m'a payé sa dette en me sauvant du gourdin d'un voleur de rue. Et cette fois encore, il va y arriver.

6 - 2010 : le cap.

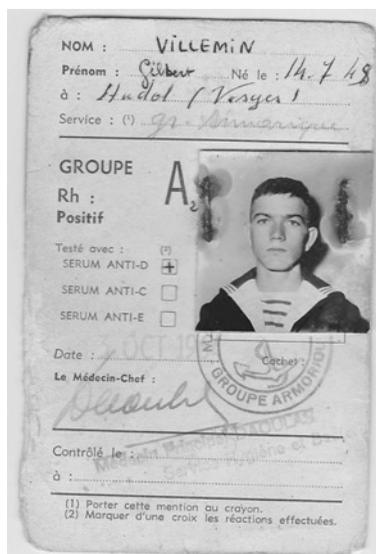
Je me tiens à bâbord du lit que j'agrippe fermement. D'un coin de la chambre, de l'armoire, de mon sac, d'une poche, au ras du sol, je réussis à extraire un morceau de chocolat noir aux amandes. Un sympathique carré, 4X4 cms, témoin heureux oublié de ma première nuit d'hôtel avant le bloc chirurgical.

Puisque je suis à bâbord, j'en profite pour rassembler quelques affaires utiles à déposer par tribord, le bord opposé de mon lit chariot médicalisé : cahier, verre vide, comprimés, crayons, lingettes, smartphone et le gros carré 4X4cms de chocolat.

J'ai l'ambition de m'installer assis dans le fauteuil médicalisé à tribord du lit. Je repasse visuellement la liste des affaires

mentionnées à pousser en contrebande depuis bâbord jusqu'à l'autre bord du lit sur le tribord du drap blanc. Je fais glisser les objets un à un. Aisément en étendant le bras.

Bien embranché dans mes deux cannes anglaises. Je vais maintenant contourner le lit...



J'ai conscience, que lorsque j'aurai entrepris ce périple à seulement J+2, Il ne me sera plus possible de retourner transborder d'autres objets d'une rive à l'autre.

Contourner mon lit sera mon passage du Cap de Bonne-Espérance.

La possibilité d'une extrême douleur pour un faux pas est omniprésente. L'expédition cabote autour du lit. Je m'échoue enfin avec préméditation sur le fauteuil à l'Ouest. Assis et ravi d'être au port.

Je mesure avec fierté et sourire ma

réussite précautionneuse sans douleur.

J'ausculte du coin de l'œil mon butin à portée de main sur le drap blanc, tout est là. Et bien sûr, ah la la ! Je n'avais pas oublié d'anticiper le bon volume du son de ma radio France-Culture qui, elle, est resté avec son fil sur la prise de l'autre côté de la rive sur la table de nuit bâbord.

Et puis, damned ! Saperlipopette, par le sang du Christ, palsambleu¹⁸, il me manque le carré noir, peut-être un peu moins que 4X4, mais quand même !

Il n'est ni ici, ni sur la table de nuit à l'Est que je distingue parfaitement. Déconfit... Éconduit ?

18 "Palsambleu" , "par le sang du Christ", c'est pareil.

Le court métrage de la traversée passe et repasse au ralenti puis en accéléré, pour finir, en zoomant. Le morceau de chocolat aux amandes, oui aux amandes, n'est visible sur aucune de mes images.

Avec contorsion de mes caméras stéréoscopiques yeux, quinze degrés sur la gauche, je constate que le renégat noir et parfumé se tient à plat sur l'autre rive derrière le poste de radio qui ne semble pas en être gourmand.

Épilogue : à J+11, toujours avec cannes, Monique lit cette expédition de cacao par l'Ouest de l'Afrique, et comprend pourquoi elle a retrouvé un carré de chocolat blanchi esseulé dans le fond de ma valisette d'hôpital qu'elle a vidée et rangée. T'en es où toi, Arthur ?

VI - Ma caisse.

Moi, je suis toujours dans ma tombe de zombi et impossible de m'en extraire. J'aimerais marcher en mort-vivant et affoler une foule de pèlerins dans un centre commercial, histoire de me dégourdir les jambes. Je suis bien zombé. Suis-je déjà mort ? J'hallucine, lorsque je me réveille ma situation est moins envieuse que celle de mes cauchemars...

Lueur d'espoir, mon chien est arrivé à moi et je ne comprends pas pourquoi il est là puisque je l'avais laissé chez mon père à terre. Néanmoins, heureuse surprise temporaire !

Corne de bouc ma montre s'est encore arrêtée. Je suis consumé par la fièvre, ma soif est intolérable. Je n'ai pas de lumière, la bougie a brûlé jusqu'au ras du chandelier de la lanterne, et impossible de mettre la main sur le briquet. Je cherche à tâtons ce qui peut me rester d'eau. La cruche est vide : Tigre a bu le reste et il a dévoré tout le restant du mouton, je repère au toucher l'os nettoyé à l'entrée de ma caisse.

La viande est gâtée je n'ai pas le cœur à manger de la viande gâtée sans eau.

Je suis excessivement faible, si bien qu'au moindre mouvement, au plus léger effort, je tremble de tout mon corps, comme dans un violent accès de fièvre.

De plus en ce moment, le brick tangue et roule violemment et les barriques d'huile placées au-dessus de ma caisse menacent à chaque mouvement brusque de dégringoler, et de boucher l'unique issue de ma cachette. Cette cadence me donne le mal de mer. Le pot de chambre pourtant bien calé finit par basculer, je n'insiste pas, c'est pas le pire.

Je dois me diriger vers la trappe avant que ce soit la fin du monde de ma planque. J'en suis tout à fait incapable, j'ai déjà essayé dans l'épisode précédent. Mes jambes se dérobaient sous moi, je tombe prosterné sur le visage, quelques minutes dans un état d'insensibilité. Je lutte et j'avance lentement, tremblant de m'évanouir dans le labyrinthe étroit et compliqué de l'arrimage.

Je cogne du front contre l'angle aigu d'une caisse bordée de fer. L'accident ne me cause qu'un étourdissement de quelques instants et je découvre, ce que je crains : le roulis sec et violent du navire a jeté la caisse juste en travers de mon chemin en déséquilibre.

Je déplace à peine la caisse qui se décoince et m'écrase les orteils... Assez lourde pour m'empêcher de les retirer. Je devine la fin de mon aventure, sans avoir vu l'océan. Il ne me vient pas à l'idée comme toi, l'aventure de l'alpiniste qui s'est sectionné la main pour se délivrer. Dans l'obscurité complète je tâtonne... Une pièce de bois cassée, sans doute un taquet, une poignée possible que je peux glisser sous la caisse.

Je lâche le filin conducteur et rassemble tout ce qui me reste de force et de courage pour lever à deux mains la poignée de fortune de quelques centimètres. Ma caisse n'est pas si lourde que ton arbre. Je réussis à faire levier, j'escalade la caisse. La moindre

bévue me ferait dégringoler sur la tête. Ici encore ça sent la pisse. Encore une caisse par devant !

7 - 2010 : la trompe du papillon.

"Quoi, vous n'avez pas uriné depuis hier ? Hier, depuis 12hoo, jusqu'à aujourd'hui 17hoo." Alarmées : " Il faut qu'on vous sonde tout de suite."

L'antidouleur perfusé aidant, je ne sens pas que j'ai un bidon bombé, genre gourde en peau de chameau, à la place de la vessie.

Me sonder ! J'évite d'imaginer les 30 centimètres de la sonde à enfouir¹⁹. Les deux infirmières sont concentrées sur le matériel médical stérilisé. Elles savent que ça fait une drôle de sensation au passage. Quelques minutes plus tard, ça se finit en beauté, 0,8 litre et, enlevée la trompe !

Bis : le soir la vessie est de nouveau peau de tambour ! L'infirmière de nuit ne cherche pas à comprendre, elle sonde, cette fois plus diamètré, c'est la procédure. Ok !

Le lendemain matin, la douleur de mon bas-ventre me fait encore craindre que ma vessie soit toujours pleine comme une outre.

J'entraîne malgré moi l'infirmière à diagnostiquer que ma sonde nocturne est bouchée, puisque plus rien ne s'égoutte dans la poche plastique en contre bas du lit que je ne peux pas distinguer.

Alors, d'un commun accord : désenfouissement. Wouaou, je déguste l'étrange sensation, bien différente de la pénétration.

19 - Je viens de donner une longueur un peu au pifomètre. Après consultation, voici des infos plus précises : Une sonde urinaire femmes: entre 7 et 20 cms. Pour les sondes urinaires hommes: entre 30 et 50 cms. L'urètre des hommes est plus long que celui des femmes. Cependant, certaines femmes utilisent parfois des sondes urinaires de longueur homme... Blabla, etc.

Je mesure mentalement la distance restante : 30cms, 20, 10, 5, zou, c'est sorti. L'impression est que la longueur est en mètres linéaires, une longueur infinie.

Je passe une demi-heure, seul, à essayer de faire pipi sur le siège des WC, rien, quelques gouttes et toujours cette douleur du bas ventre. En présence des deux infirmières plantées près de mon lit, impossible de pisser.

Dubitatives, pour la troisième fois, elles re-sondent. "Un diamètre légèrement supérieur à la deuxième" dit l'une pour m'instruire²⁰. Je m'accroche aux barres latérales du lit.

Pas une gouttelette ne s'écoule... Encore plus perplexes, très pro : *"qu'a-t-on mal fait, ça devrait couler ?"* Elles requièrent par téléphone la spécialiste amie, qui déboule quelques minutes plus tard. Penchées sur mon ventre, la bite molle, inexistante et mon regard souffreteux, le trio de filles conciliabulent à haute voix, perplexes en tubes et vases communicants. La plus confirmée posément verdicte: *"La vessie est vide, la sonde est bien mise, on s'échine pour rien !"* Damnation, après la 2^{ème} sonde, je réussissais à faire pipi sans être entubé. J'ai mal alors que ma vessie est vide. C'est moi qui les ai entraîné vers une fausse pisse... piste ! J'ai amené l'infirmière de nuit à croire que la sonde était bouchée. Non ! La vessie était vide, vide.

Et maintenant je vais me taper ce 3^{ème} large tube transparent trois jours ! C'est le protocole.

La pose, on oublie, mais pas la sensation du passage de la longueur de cette trompe de papillon. Ce tube chaud qui pendouille et fini dans la poche jaune pisse que je ne vais pas oublier trois longs jours.

Je crains ma vessie, j'ai toujours craint ma vessie depuis mes premières coliques néphrétiques. Cette fois, ce sont sans

20 - Le calibre est standardisé en unités French (F), également connues comme unités Charrière (Ch). Chaque unité est de 0,33 mm, ainsi un cathéter 14-F a un diamètre de 4,6 mm. Les tailles vont de 12 à 24 F... Je ne comprends pas mieux que toi mais j'ai dégusté.

doute les gaz intestinaux postopératoires qui m'ont donné ce terrible mal de bas ventre mal rasé.

Cela dit, c'est plus sympa que d'avoir le haricot en verre à glisser sur le côté du lit et dans lequel il m'est impossible d'uriner sans faire le vide complet de toutes mes pensées pour arriver à relâcher ce sphincter indomptable habitué depuis l'âge de deux ans et demi à ne s'ouvrir que debout sans témoin oculaire. Pour le plaisir de Maman.

Décret : Apprenons à faire pipi dans n'importe quelle circonstance avant notre prochaine anesthésie ; pipi devant votre porte. Appelez un inconnu et faites pipi devant lui, à quelques mètres en essayant d'écrire votre prénom, malgré son regard désapprobateur.



Une variante pour les filles : sonnez et faites pipi sur le paillason du voisin. Voilà, vous êtes prêtes, maintenant vous pouvez uriner couché, debout, quelle que soit la circonstance et la position, devant les plus belles filles de tous les hôpitaux de France.

VII ème découpe.

Ya plus d'eau, la viande a dépassé la date de péremption. Le Brick tague et roule tant et plus. Affaibli, le mal de mer. Je tente une sortie, j'entreprends de suivre la ficelle jusqu'au clou de la trappe, c'est périlleux, insensé.

Au toucher, je repère un interstice entre deux planches de la caisse. Au couteau, je réussis à en détacher une. Je m'infiltrer dans l'ouverture, super content qu'il n'y ait pas de planche du côté opposé : une caisse sans couvercle quoi. Une petite bonne nouvelle ! Je finis par atteindre le clou de la trappe. Que j'essaye de lever. De toute ma force. Mauvaise bonne nouvelle, la porte ne peut que s'entrouvrir. Elle ne cède pas... Mille milliards de mille millions de mille sabords pleins de merde !

J'enrage, désespoir ! Une sensation extrême d'horreur et d'effroi, je ne crains pas les mots : du désespoir. Je me suis muré dans ma tombe... Toute ce bordel de merde pour profiter de haute mer avec Auguste. Que suis-je venu faire dans cette galère ?

Mourir recroquevillé ici près du but ou retourner mourir sur mon matelas ? Je réussis, bien périlleusement à revenir "sur mes pas"... Heu, "sur mes genoux". Je me laisse tomber. Mon matelas trépas. Tigre s'étend aussitôt de tout son long à mon côté, comme pour me consoler, il est plus gaillard que moi. Il veut m'aider à supporter ma détresse, et ça le fait presque.

Il me lèche le visage et les mains, s'arrête, puis pousse un sourd gémissement et recommence. Bizarre insistance... Vas-y dis-moi quelque chose ?

Lorsque je veux le toucher, il se couche sur le dos, avec ses pattes en l'air. Cette manœuvre finit par m'instiller ses puces à l'oreille. A-t-il mal quelque part ? Je lui tâte les pattes une à une, pas de bobos. Il a faim, c'est certain, moi aussi. La soif, bien sûr moi aussi. Puis il recommence sa manœuvre, etc. Une sérieuse blessure sur le corps ou sur la tête, va savoir, je cherche dans sa fourrure. Sur le dos, je sens une érection du poil irrégulière. Avec un seul doigt pour plus de précision, je découvre une ficelle qui lui passe tout autour du corps. Je la suis et rencontre une petite bande qui, dans le noir complet, toujours le noir, me fait penser à du papier à lettre. Cette incongruité est fixée juste sous l'épaule de Tigre. Forcément, je pense que c'est un papier d'Auguste qui veut m'expliquer la raison de son empêchement à me faire sortir

de cette prison. Je suis excité à l'idée de lire son message, tu penses bien, d'espoir, je l'espère bien. Enfin un contact avec la vie sur le pont ? C'est insoutenable.

8 - 2020 : La morsure du chat.

Je suis un peu bête de ne pas m'être rendu compte de l'infection...

Six jours après la morsure, le 31 décembre dans l'après-midi je me rends de nouveau chez le médecin, qu'il me rassure ou me propose une intervention pour lutter



contre l'horrible gonflement recto verso de ma main²¹. *"Attendons encore un jour ou deux, les antibiotiques vont faire leur effet. Il ne faut pas charcuter pour rien."*

Ma bouffissure est proche d'un gant Mapa jaunâtre gonflé d'eau. *"Jamais d'anti-inflammatoire dans un cas comme cela"* va me dire par la suite la jeune chirurgienne spécialiste des mains. C'est pourtant le médecin qui m'a prescrit des anti-inflammatoires.

Maintenant c'est fait, c'est charcuté ! Relevés en lamelles la paume et le dos de la main : raplaties et recousues en zigzag avec des drains noirs sous les tapis dermes.

Ma main gauche est suremballée dans de l'étaupe, une grosse poupée. Avant l'emballage, J'ai pris discrètement quelques belles photos qui montrent le travail de la chirurgienne.

21 - Cette main et ce poignet génialement éclairée sont de Géricault. Théodore a peut-être plus peint des morceaux de corps humains découpés provenant de la morgue que de mains vivantes comme ici. Comprendre les couleurs du corps humain en putréfaction... Une préparation pour son fameux Radeau.

L'attente avant l'opération, le jour de l'an : on m'installe dans une chambre en léger pyjama jetable bleu ciel, ça caille, même avec une légère couverture sur le dos. Je lis avidement un bouquin sur les amputations, la gloire et l'honneur des capitaines et lieutenants "vont-en guerre" du printemps 1916. Je mesure à chaque page ma chance de n'avoir qu'une morsure de chat bien infectée...

Trois heures d'attente plus tard... Adieu officiers zélés médaillés ! C'est mon tour.

La marchande de sable pique trois gouttes de liquide dans chacun des trois nerfs sous l'aisselle que je vois à l'échographie se répandre en volutes...

Je ne me doutais pas qu'un bras mort puisse peser autant. Cinq ou six kilos, j'estime. Il balance comme un sac de patates



accroché à l'épaule... J'ai super envie de faire pipi. Couché avec le haricot, mission impossible. Assis sur le bord du lit avec haricot, on me l'autorise. Elles sont derrière un rideau, je les imagine, mon sac patate à ma gauche s'alourdit. Impossible de parlementer avec mon

sphincter en leur présence. Je m'éloigne pourtant le plus loin possible de mon esprit... Pire que tout... J'aurais dû m'entraîner à faire pipi n'importe où en présence de n'importe qui...

C'est à moi. Je sens effleurer leurs doigts sur mes doigts : ma main est comme enveloppée d'un voile de plastique qui en dessine le contour. Sans avoir les sensations de l'intérieur de l'enveloppe.

Je perçois leurs mouvements brusques qui nettoient en profondeur, entre le pouce, l'index et le majeur, les phalanges et tendons, à l'eau oxygénée, recto verso et ailleurs... Un lavage en profondeur.

Mon bras commence à ouvrir l'œil pendant que l'on me recoud! Ça a duré une bonne demi-heure. Ma vessie s'est tapie pendant la dissection.

De retour, elle se manifeste plus décuplée que mon bandage en sourdine. Ça coule divinement, belle musique sur la céramique.

Perf et antidouleur. Je dors peu, le clairon sonne à 5 h 30 dans la caserne, je n'y suis plus habitué²².



VIIIe tranche.

Résumé encore plus triste que le précédent : je rampe jusqu'à la trappe que je ne peux pas ouvrir. Je recule et me résigne à mourir sur mon matelas. Tigre se couche sur moi et fait des simagrées. Je mets du temps à comprendre qu'il veut que je repère un papier accroché sur son dos, un message sans doute accroché par Auguste. Espoir ! On veut y croire...

²² - Déjà dans mon roman : "La plume Dévoile"

Où sont mes allumettes phosphoriques et mes bougies ? C'est confus, j'ai le souvenir de les avoir bien rangées, mais où ? C'est pas bien grand chez moi et tout est noir.

Je perds une bonne heure à tâtonner pour que dalle.

Ah, ah, à l'entrée de ma caisse, j'entrevois une faible lueur.

Je me dirige vers elle, qui me semble être près de moi. Que je perds de vue pour la retrouver. Ce sont les fragments de mes allumettes éparpillées dans un baril vide couché sur le côté.

Mille sabords, il a dévoré ma provision de bougies... C'est encore la pire situation qui me tombe dessus, je ne fais que perdre. Je récupère trois morceaux de cire mâchonnés par le chien

Lire le billet d'Auguste, j'y crois plus beaucoup.

Le phosphore : j'en récolte quelques miettes et un peu de cire.

Je place la bande de papier sur le dos d'un livre, les débris d'allumettes chimiques sur le papier. Je frotte fort avec la paume de ma main. Une clarté se fait sur la surface : rien qu'une triste et désolante blancheur sur le bout de papier ; la clarté s'éteint, mon espoir de lire aussi. Pourtant, je n'auscultais pas la bande de face, j'essayais de la regarder avec l'extérieur de la rétine, c'est-à-dire en la plaçant un peu de travers. Les bâtonnets de cette zone de la rétine sont mieux arraisonnés pour l'obscurité²³.

De colère je déchire la bande en morceaux.

9 – 1953 : le bulletin paroissial.

(Le curé Jeanroy prend la parole.)

En 2015, vous êtes avec votre Maman, Paulette, 86 ans, vous avez 67ans. Vous êtes en train de consulter le bulletin

²³ - Dans le ciel noir, on distingue mieux une étoile située à l'extrême gauche ou droite qu'en plein centre de la vision.

Je suis très étonné de lire cette précision dans le roman de d'Edgar Poe.

paroissial de Raon aux Bois de 1953. Un petit article rédigé par mes soins vous interpelle :

"Le petit Villemin petit-fils de Pierre Thiriet, s'amusant avec ses cousins et cousines, est tombé malencontreusement sur un bidon de lait qui a provoqué des larmes, comme de juste, mais aussi une plaie au front et des brûlures avec de l'eau bouillante qui se trouvait là. Rien de trop grave en somme, aussi le sourire est-il revenu facilement sur la physionomie du petit blessé."

Quel est le petit-fils de Pierre Thiriet qui joue avec ses cousins? Vous pensez que certains détails sont troublants.

Oui, vous avez raison, je me suis trompé puisque vous n'avez encore aucun cousin et cousine puisque Pierre et Julienne n'ont que quatre petits-fils, les fils de Paulette leur fille : Gérard, Gilbert, moi, Daniel et Guy.

Le mot « brûlure » vous rappelle un souvenir.

(Ce curé est bien entendu au ciel depuis longtemps, sans doute plutôt au purgatoire pour un bon bout de temps.)

Votre Maman vous rapporte le cas de deux enfants ébouillantés, l'un en est mort : une bassine d'eau chaude posée sur le pavé. Ils jouaient et ont trébuché avant que la maman ajoute l'eau froide pour tempérer le bain.

Vous tiltez que le petit brûlé, c'est vous.

"J'ai effectivement été brûlé à Raon. J'en ai gardé le souvenir très précis. Je pourrais encore presque revoir et compter mes cloques sur l'avant-bras droit. Gros comme des demi-boulets en terre. Pas des chiques, des boulets."

Je me souviens de vous, le drame était impressionnant et pas seulement "des larmes" comme je l'écris mais aussi des cris et une catastrophe dans la famille d'André votre parrain et d'Yvonne sa femme, ils sont jeunes mariés, vous êtes en vacances chez eux.

Vous avez toujours cru avoir au moins sept ou huit ans au moment de l'accident. Le bulletin fait foi, vous avez seulement 5 ans, 1953.

"Le petit Villemin", c'est vous.

Vous avez toujours gardé des souvenirs très précis de cette journée : dans une cuisine très sombre, sur une cuisinière à bois traditionnelle siégeait une lessiveuse pleine de bocaux que la mère d'Yvonne venait de stériliser. Y avait-t-il un couvercle? Oui. Vous êtes seul avec la mère d'Yvonne.

Elle semble chétive et vieille dans ses vêtements sombres à l'intérieur de cette cuisine sobre. Elle vous demande de l'aider à déposer au sol sa lessiveuse depuis le fourneau. Cinq ans !

Qu'une grand-mère de trois enfants vous demande un tel service... Irresponsable ! C'est pour cela que je ne veux pas mentionner ce fait dans mon humble petit article.

Vous l'aider avec l'enthousiasme d'un enfant qui se propose impulsif, inconscient du poids et de la dangerosité de la lessiveuse.

Vous prenez sans doute l'anse refroidie de la main droite aidé de mon bras gauche.

La suite est prévisible, la grand-mère, pourtant chétive soulève facilement sa poignée métallique et vous réussissez presque la vôtre. La lessiveuse en fer blanc décolle du fourneau, glisse, déséquilibrée déborde. Patatras.

Une quantité d'eau chaude - quelle température ? - coule sur votre avant-bras :

"Avais-je l'avant-bras nu ?"

Oui, c'était en juillet.

"J'ai le souvenir de m'être brûlé ni le dos de la main ni le bras seulement l'avant-bras."

Oui c'est bien cela.

Yvonne arrive, elle houspille sa mère.

"Vous racontez l'accident mais moi, maintenant, je veux rapporter l'écart qu'il y a entre votre rapport et ma mémoire."

(Ce gros curé faussement débonnaire est aussi le médecin ou l'infirmier du village.)

Yvonne m'a appelé pour vous ausculter et vous soigner. Je vous perce les nombreuses grosses cloques avec une aiguille et du fil. Ce qui, aujourd'hui ne se fait plus, il faut laisser le liquide sous la peau brûlée.

Cet après-midi-là, on vous dorlote, allongé dans un beau lit dans une belle chambre avec une grande fenêtre qui donne sur un grand jardin ensoleillé.

Vous dites à votre mère ne plus vous souvenir d'avoir souffert, ça a du pourtant être le cas.

"Je me souviens bien que le temps fût long jusqu'au lendemain."

Il n'y a pas eu "la plaie au front" dont je parle ou je ne m'en souviens plus, il m'arrive de broder un peu.

Le petit VILLEMIN, petit-fils de Pierre Thiriet, s'amusant avec ses cousins et cousines, est tombé malencontreusement sur un bidon de lait qui a provoqué des larmes, comme de juste, mais aussi une plaie au front et des brûlures avec de l'eau bouillante qui se trouvait là. Rien de trop grave en somme, aussi le sourire est-il revenu facilement sur la physionomie du petit blessé.

Le lendemain matin, vous voyagez à l'arrière, d'une camionnette sans fenêtre. Le chauffeur est un homme en blouse grise qui fait des livraisons dans les villages proches. Votre Maman Paulette que j'ai connu au catéchisme vous intercepte à un arrêt devant le lavoir du hameau. Votre avant-bras ne l'émeut pas beaucoup.

"Elle ne se souvient pas du tout de cet événement. J'ai le souvenir d'avoir vu quelques années la peau de mon avant-bras rabougrie puis, plus rien. "

Aucun "bidon de lait" comme mentionné dans mon compte rendu, possible, en fait, je n'y étais pas...

Vous auriez buté dessus...

"J'en doute Jeanroy, ce n'est pas un bidon qui est la cause première, c'est le poids de la lessiveuse qui contenait des bocaux protégés des linges et remplie d'eau bouillante."

Vous semblez être furieux après moi mais, c'est grâce à cet article incertain que vous venez d'écrire cette chronique.

It missa est !

IX ème épisode.

Rien ne va plus, le peu de phosphore que je possède, frotté fort ne me fait voir que du papier blanc sans écriture. D'exaspération, je déchire la bande de papier, il y avait mieux à faire, non ? T'aurais fait quoi ?

J'ai vraiment pas de bol : odeur pestilentielle, viande faisandée, plus d'eau, pot de chambre renversé, fatigue extrême, gorge enflée, de la fièvre, ça n'aide pas à avoir l'esprit vif, j'voul'dis. Je me suis laissé enfermé là le cœur en liesse et tout me tombe dessus : "Si j'aurais su, j'aurais pas v'nu²⁴..."

Mille millions de mille milliards de mille sabords de tonnerre de Brest enflammés, mais quel con ! Je n'ai examiné qu'un des deux côtés du papier !

24 - La leçon cérémonieuse ! Cette réplique de Petit Gibus de 1962, "La guerre des boutons" remonte... au 19ème siècle ! Elle n'appartient pas au roman dont est adapté le film, écrit par Louis Pergaud en 1913. C'est la reprise d'une réplique de L'Os à moelle, de Pierre Dac qui lui-même reprenait alors une phrase inventée bien plus tôt par le sculpteur Carpeaux.

Quel débile, mais quel con je suis... Dégouté de ne pas trouver quelques mots, j'ai déchiré, et jeté les morceaux de papier, non mais ça va pas ?

J'abandonne jamais : j'en fait renifler un par le chien, un morceau que je perçois à mes pieds. *"Tigre, apporte-moi le reste s'il te plaît."* Il entre dans ma pensée, on se connaît si bien, et farfouille pendant quelques moments, il en trouve un autre morceau assez important. Il me l'apporte en frottant son nez contre ma main : *"Vazy c'est bien !"* Il apporte encore une grande bande qui complète tout le papier perdu. En fait, je ne l'avais lacéré, qu'en trois morceaux. Je m'acharne, je ne sais vraiment pas où je trouve cette énergie : sans doute dans le plaisir hypothétique de raconter cette histoire, si je m'en sors. Surtout ne pas perdre une miette de mon aventure inimaginable. Mon imagination seule ne peut pas aller si loin !

Je retrouve le peu de phosphore grâce à la lueur qu'émettent quelques minuscules fragments. Cette fois, je ne fais pas le benêt, je réfléchis : *"les mots, s'il y en a ! Sont écrits sur le côté du papier que je n'ai pas examiné."* Tu parles d'une info, mais lequel ? L'assemblage des trois morceaux ne me donne aucun renseignement, ils me garantissent seulement que je trouverais tous les mots, si toutefois il y a quelque chose.

Je me dis que le côté écrit doit être marqué de quelques petits enfoncements à sa surface, au toucher, les marques de la plume métallique. Mais, je vous ennuie sans doute avec tous ces détails, sauf les aveugles.

Si je me plante encore cette fois les débris de phosphore seront insuffisants pour un troisième essai.

Je place, comme je l'ai déjà fait, le papier sur un livre, et je m'assois peinard en confort quelques minutes, pour mûrir la réflexion et qu'elle tombe, oui, convaincu qu'il y a de l'écriture manuscrite. Si cette fois j'échoue encore il n'y a plus de suite.

10 - 1971 : la jeep.

T'as eu beaucoup de chance ! Encore plus de chance le lendemain le 29 décembre puisque c'est le grand soir avec Monique .



La veille Saint Christophe, en médaillon sur l'austère tableau de bord, veille. Tu roules trop fièrement, Arthur est à ta droite, c'est sa jeep Allemande, son bijou, il te fait plaisir, il préférerait conduire. Trop vite sur une longue plaque de verglas rebelle dans la forêt d'Hérival à proximité du ravin à gauche. Ta vitesse est supérieure à ton accélération au pied. D'ailleurs, tu n'accélères même pas, tu n'as plus le pied sur l'accélérateur, le starter n'est pas repoussé, le mélange air et essence est trop riche. Tu es trop piètre chauffeur pour t'en rendre compte, tu mérites un coup de pied au cul.

Tu roules donc bien plus vite que tu ne le souhaites, tu t'en rends compte, tu ne peux pas faire autrement, deuxième coup de pied au cul. Mettre le pied sur le frein, tu rigoles, tu sais conduire ! Tu l'as fait ou pas ? Embardée à gauche, c'est le côté du ruisseau, coup de volant à droite côté fossé, talus, forêt. Tu redresses, bien joué, mais le verglas lui, il t'entraîne à qui mieux mieux, il a sa manière de contrôler la gomme des quatre roues. Sans malice aucune, il finit par les entraîner vers le précipice et toute la carlingue, la cargaison avec...

Arthur voltige plus vite que son futur tas de ferraille. Il arrive en avant-coureur au milieu du ruisseau. La jeep, encore jeep, ne fait que deuxième en le recouvrant un dixième de seconde plus tard comme une pierre tombale experte en cimetièrre. Pilepoil entre les quatre roues intactes...

Toi tu es resté assis à serrer ton volant inutile sans pouvoir comprendre comment tu es encore là immobilisé.

Bien sûr, à l'arrivée, t'es très sonné entre la capote et le pare-brise kaléidoscope. Et Arthur, qu'as-tu fait de lui, il n'est plus là à ta droite ? Il est où ? Tu ne le vois pas. A cet instant, il s'extrait tranquillement de dessous sa tanière, exactement entre les quatre roues. Exactement ! Même pas transformé en ours-carpette ! Toujours emmitouflé dans son volumineux manteau et son bonnet de peau de mouton tanné himself mais dégoulinant.



Y s'met à récupérer machinalement les outils qui avaient jailli de la caisse en bois comme d'une bombe de mariage.

Il marque une pause, il en voit pourtant encore dans la limpide rivière.

Il s'assoit très calmement quelques minutes, sur une grosse pierre émergée du torrent, les pieds dans l'eau glacée. Et toi, encore sur ton siège, tu t'extrait de dessous la capote aplatie, et tu le rejoins comme un appel à la situation initiale, à sa gauche. En quelques phrases concises, vous tentez de restituer les deux secondes manquantes : vous tombez d'accord, sur deux tonneaux latéraux, la terre du talus témoigne. Et puis, la jeep a amerri sur ses roues gonflées dans le lit de la rivière : Un beau sandwich jambon beurre... Plutôt une belle tartine de confiture tombée dans le bon sens. Applaudissements. La jeep ne vaut pas "un César"²⁵.

25 - Le sculpteur César a débuté ses "compressions" avec des carcasses de bagnoles, il en a fait de beaux parallélépipèdes. Pour les remises de récompenses la petite compression est en bronze.

Glacé le torrent... Vous n'avez quand même pas atterri dans son lit pour sonder la température de l'eau de la fonte des neiges. Vous êtes assis là, côtes à côtes sur un gros rocher. La faute aux sièges éjectables de la jeep. Vérifiez vos abattis. *"T'as une belle griffure sur le front"*, lui rien. En réalité, vous ne vérifiez rien, sans doute l'euphorie du rescapé vous le fait croire. Le temps est absent. Et puis, graduellement, l'esprit compte le corps pour de vrai. Rien ? Méfiance, tu as lu qu'on peut ne pas percevoir immédiatement un membre manquant, dans un magazine de guerre. Et Arthur ? Comment il fonctionne ? Il récupère encore une clé anglaise et un tournevis, ça paraît primordial pour lui, il remet de l'ordre dans ses plumes. Et puis toi, tu finis par t'aventurer dans ton futur proche. Demain... C'est peut-être demain que tu ressentiras les maux, les articulations, le bassin, les genoux... Demain, la première nuit avec elle, sera-t-elle possible ? Tu seras dans quel état mon pauvre garçon ?

Cette anxiété te fait apparaître son regard, son sourire et conséquemment espérer ce rendez-vous organisé par elle : il devient possible. Cependant le choc, les tonneaux perturbent tes belles images du portrait d'elle, elles foutent le camp...

Peut-être aussi ce miracle de tous les sens à la fois t'empêche-t-il de profiter de son image, à toutes ses saveurs, à ses mouvements, bien vivante. Ton esprit qui d'habitude immobilise ton image est mis sens dessus dessous. Ton esprit est chamboulé tu n'obtiens d'elle que des photogrammes flous.

Arthur a fini par rassembler tous ses outils visibles à travers l'eau claire, il referme la boîte à outils en bois : de sa fermeté, elle semble vous sermonner, vous donner sa bénédiction pour la suite de vos aventures ?

Les brodequins dans l'eau vive, vous vous redressez et remontez lestement la pente, huit mètres de terre meuble à 45°, ça dérape, toi tout sec et lui, mouton mouillé le manteau

en fourrure suintant. Il me semble qu'on s'est bidonné sur cinq cents mètres jusqu'au fourneau.



X ème puzzle.

Pétage de plomb, j'ai déchiré le billet et regrets. Tigre est un chien extraordinaire, il m'apporte les morceaux de papier, il est fort en recherche de puzzle trois pièces et moi je dois les rassembler dans le noir complet.... Je tâte le recto et le verso pour repérer des aspérités dues à la plume métallique. Puis éclairer le bon côté, et espérer lire autre chose qu'une blague Malabar. Vais-je réussir ? Je me le souhaite ?

Je passe mon index d'un côté du papier, il est lisse. Je retourne le papier et promène de nouveau mon doigt sur toute la surface avec d'infini précaution, je ne cherche pas à déchiffrer du braille. Une faible lueur faible se fait sous mon doigt. Les restes du phosphore de ma première tentative ! "Hourra !" à haute voix! C'est donc de l'autre côté qu'il peut y avoir l'écriture ? Euréka, enfin presque, peut-être !

Je frotte mes dernières miettes de phosphore... Fiat lux ! Quelques lignes d'une grosse écriture rouge... La clarté ne dure qu'un bref instant. Mille milliards boulets de canon chiasseux, si je n'étais pas si excité, j'aurais eu le temps de déchiffrer ma pierre de Rosette. J'ai distingué trois phrases. A cause de ma frénésie à tout vouloir embrasser, je n'attrape au vol que les sept mots de la fin : "... *sang, reste caché, ta vie en dépend.*" Pas de formule de politesse.

Quand bien même j'aurais pu lire le contenu entier du billet, ça n'aurait rien changé, ces sept mots me glacent d'horreur, même sans savoir ce qui se trame là-haut.

Sang, ce mot suprême, ce roi des mots, aura de mystère, ambiance glauque de souffrance et de terreur. Ces quelques syllabes qui suivent tombent, pesantes et glacée sur les ténèbres de ma prison et s'insèrent dans les régions les plus vulnérables de mon être !

Auguste a indubitablement de bonnes raisons pour désirer que je reste caché. Je fais défiler mille millions de conjectures et autant d'injures haddokiennes sur ce que ça peut vouloir signifier.

Alors, pour la énième fois - Au début, je comptais, je ne compte plus - je sens toute la misère de ma destinée. Dans un paroxysme de désespoir, je me jette sur le matelas en piètre comédien. Et Vouff! Je reste étendu, durant tout un jour et une nuit environ, c'est con je sais, mais quoi ?

Quelques lueurs de raison et de mémoire me ravivent par instants. Le lendemain - en fait quelques minutes plus tard pour ne faire attendre personne - je me lève de mon séant tel un Lazare qui n'a pas percuté qu'un magicien vient de le booster : bras levé, dos de la main sur le visage, yeux dilatés, cheveux ébouriffés²⁶, je fais semblant d'anticiper les horreurs qui m'attendent en coulisse.

Plus sérieusement, il me sera bien difficile de vivre encore vingt-quatre heures sans eau.

26 - Penser au célèbre autoportrait de Courbet qui regarde fixement devant lui, les mains crispées dans ses cheveux : "le désespéré".

J'ai même bu les infectes liqueurs. Elles n'ont servi qu'à exciter ma fièvre. Il ne me reste plus que le quart d'une pinte d'eau, c'est fou, je répète toujours : "il ne reste rien à boire" et il y en a toujours un peu. Un peu d'eau pour continuer l'histoire en cascade que je n'invente pas au fur et à mesure, j'en serai incapable, elle est inimaginable par un esprit lambda, moi quoi. Je ne fais que relater l'exacte vérité de ma fin de vie... J'y arrive, j'ai soif.

La mort en raisin sec, c'est ça qui m'attend ? Ou alors, espoir, Auguste n'est peut-être pas mort. Il viendrait me voir en vrai et pas seulement en hallucination comme il m'arrive de le voir brandissant une gourde dégoulinante d'une main, un jambon odorant dans l'autre et une pâtée pour mon fidèle compagnon qu'il ne faut pas oublier, il souffre autant que moi. La souffrance animale est d'actualité, j'y tiens, je me méfie des ligues.

11 - 1970 : La chaussette.

Au milieu d'une nuit chaude et humide. Même en pleine nuit ici, la température est lourde, pas utile d'être habillé pour flâner sur le patio. Il n'y a pas de porte ou personne ne les ferme. Dans ma chambrée quatre lits dont deux superposés. Cette nuit, je suis seul, mon camarade de lit d'en face côté fenêtre est avec sa famille. Il dort rarement ici, tant mieux, uniquement lorsqu'il est de quart de nuit dans cette base marine. Cette nuit, il n'est pas de service, qu'aurait-il pu faire pour m'aider ?

Au premier vomissement, il n'y a pas de quoi alarmer qui que ce soit y compris moi.

En tant que second-maître²⁷, j'ai droit à une chambre à deux, souvent seul, alors que les marins sont huit ou douze. Mon vomissement dans une chambrée peuplée ? Mouais, quelques-uns se seraient peut-être retourné dans leur lit et polochon sur la tête pour se rendormir. Pas de solidarité, on est tous cruellement égoïstes dans nos chambres.

A genoux au bord du lavabo, une force abdominale tend vers le haut. Elle se calme et reprend en mieux : les spasmes, les hauts le cœur, le mal de mer, sont des connaissances depuis quelques années.

Puis, ramasser à pleines poignées les pâtes, pain, carottes râpées noyées dans les sucs gastriques pour les verser dans la cuvette de wc, presque une récompense puisqu'ils étaient doublement embarrassant pour la bonde du lavabo et pour le cardia²⁸. Chassés.

Bien fichu l'organisme qui préfère le retour à l'envoyeur à "je-te-passe-le-bébé-au-suivant-et-débrouille-toi-avec-ce-bordel-indigeste-maintenant-c'est-ton-problème-plus-le-mien."

Oui ok, mais ça reste malgré tout encore mon affaire à moi puisque l'estomac, le grêle et le colon, ils sont en moi, plus (+) le foie, faut pas l'oublier celui-là ! C'est pas parce qu'on ne le situe pas au toucher qu'il reste neutre.

Délivrante, cette première remontée ! C'est fini ! Fausse joie ! Comme souvent pour notre héros Arthur dans sa cachette/prison avec son chien Tigre, son manque d'air, son phosphore, sa soif...

Ce premier vomi libérateur n'est que le début de mon chemin de croix de la nuit, rien à voir avec celui d'Arthur mais lui est bien installé au chaud dans le roman. Autant le dire tout de suite : pas fermé l'oeil, le matin frais comme un garçon en

²⁷- Les grades de la Marine nationale : matelot, quartier maître, second maître, maître, premier maître, maître principal et seulement commence les grades d'officier.

²⁸ - Le cardia est une zone frontière entre l'oesophage et l'estomac. Le pyllore est le muscle situé à la sortie de l'estomac. Il sert de valve entre le bas de l'estomac et le duodénum.

tenue : casquette blanche, chaussettes blanches jusqu'aux mollets, short et chemisette, galons chevrons aux épaulettes, je suis à mon poste. Je ne parle de ma nuit à personne, à qui en parlerais-je, on est seul.

Je reprends mon train-train des vomissements. J'en étais au premier libérateur dans le lavabo. Le deuxième dans la cuvette des wc, le contenu est divisé par deux. À chaque fois heureux quelques minutes d'avoir donné.

A terre et non en mer, dans ce beau bâtiment blanc avec patio, je suis à l'étage, ni roulis ni tangage. Derrière le seau en plastique rouge, s'élève un claustra en petits cubes de béton amoncelés les uns sur les autres en légers décalage. J'ai eu le temps de les observer cette nuit et de m'y tenir agrippé, le corps penché sur le récipient puant, énième vomissement.

Spasmes en cascades ascendantes. Le suivant arrive à sa mesure, encore une division par deux. Je me sens aussi blanc que les murs de ma base navale en plein soleil. Je suis à Papeete. Les contractions sont de plus en plus fréquentes, plus douloureuses. Il n'y a plus rien à diviser, c'est l'estomac en bon catéchumène qui cherche à vider ses poches pour prouver qu'il ne me cache rien. Me le prouver si régulièrement, pas utile. Les intermittences sont vraiment de grands moments appréciés à chaque fois, avoir la sensation de ressusciter. Et pourtant, le fruit de mes entrailles, encore et encore, des



filets, du gluant de "je-ne-sais-pas-où-il-va" le récurer. L'odeur nauséreuse...

Les odeurs ne m'ont jamais empêché de pénétrer dans les égouts, les fosses des chiottes, d'observer les viandes animales pourries dans la forêt. Toutefois, je ne veux plus de ces preuves du vide... C'est vide, plus que vide, une chaussette molletonnée épaisse retournée. Je peux dessiner mon estomac retourné, j'en ai l'exacte image mentale.

La trouille progressive, le silence du patio, de la nuit. J'entends l'océan Pacifique devant le balcon, à 50 mètres, qui ballote contre les quais d'embarcation. Je ne suis pas seulement intoxiqué mais empoisonné...

Pas utile de faire l'inventaire des aliments mangés le soir, c'est fait, c'est rejeté. Je vais outre-passer ici sur le patio en slip, outre-trépasser accroupi, l'outre-retournée, allongé au bord du seau de glaires, îles flottantes vomitives sous les yeux.

L'estomac chaussette fait son job, comme les vagues, il éructe la moindre particule repérée qu'il ne veut pas digérer et surtout pas jeter dans le sang. Ma garde rapprochée est efficace ! Tout est remonté à coups de boutoir, à coups de poing du fond de l'estomac.

Le jour pointe, l'accalmie, plus de jus, battu, vaincu - en réalité peut-être quelques heures - au bout du rouleau. Je titube sous une douche brûlante et redevient progressivement acier trempé. Et hop au dodo. Sommeiller quelques quarts d'heures et branlebas au son du clairon enregistré pour toute la base marine.

En automate, repassage de la chemisette, du short, il rejoint son bureau sans passer par la case mess ce matin-là. Vers dix heures, il traverse la route celle qui fait le tour de l'île. Achat d'une grande bouteille de Fanta gazeux et d'une boîte de gâteaux secs "chez le Chinois". Il boit beaucoup pour laver et détourner l'attention de la nue chaussette... Arthur mon

pote, lui est toujours asséché dans le noir face à ses dernières miettes de phosphore.

XIe péripétie.

Lui, il a réussi à repérer le côté écriture. Il y a trois phrases Malabar. Qu'il ne peut pas les lire entièrement. Il déchante illico car les mots chopés au vol lui mettent le moral dans sa chaussette retournée! Surtout le mot "sang", c'est pas cool.

Tigre perd les pédales. Il est dangereux à cause de ce branle-bas que l'on vit... On est devenu ennemi. Un chien doit halluciner lui aussi, j'imagine. Il doit me voir en poulet frit.²⁹

Il grogne, halète, souffle, le globe de ses yeux étincèle à travers l'obscurité. C'est guère possible mais j'ai cette impression. Il est couché tout contre l'ouverture de la caisse, grince des canines mousseuses - j'invente - tourmenté par de fortes convulsions.

Je ne supporte pas l'idée de le tuer... Il me fixe prêt à me dévorer le gigot. Je me fais un genre de gilet pare-balles avec mon paletot emballé dans le jambon avarié qui empeste. Dans l'autre main le grand couteau de table qu'Auguste m'a laissé... Il y a si longtemps quand j'y repense, combien de jours ?

Protégé de cette façon, je décide de le tuer pour son bien pensé-je... Pour le mien plus sûrement.

Il se dresse, je distingue les crocs ivoires... Il n'y a pourtant pas de lumière ? Je tente un mouvement vers l'ouverture de la caisse. À peine je bouge, qu'il s'élance à ma gorge en hurlant.

Son énorme poids me fait tomber à gauche. L'animal enragé, lui, passe tout entier par-dessus moi. A genoux, la tête ensevelie dans les couvertures qui me protègent d'une seconde attaque. Cette

29 - C'est le cas de Charlot dans la Ruée vers l'or. Le gros chercheur d'or patibulaire poursuit Charlot avec couteau et fourchette, de mémoire... Je me souviens aussi que le petit homme au chapeau melon mange ses lacets de chaussures... En réglisse pour le film...

fois, je sens ses dents aiguës qui serrent la laine qui me protège le cou. Je suis sous l'animal et... Le désespoir me donne de la vigueur - c'est comme cela depuis le début n'est-il-pas vrai ? - Je me relève, repousse la bestiole comme un titan, tire à moi les couvertures de dessus le matelas et les jette sur lui. Avant qu'il puisse s'en débarrasser, recroquevillé, je franchis la porte que j'avais laissée entr'ouverte. Et vlan ! Refermée, on est séparés. Dans cette lutte, j'ai lâché le morceau de jambon avarié, je n'ai plus que mon quart de pinte d'eau. Je bois les dernières gouttes de la carafe, et je la brise de colère à mes pieds. N'importe quoi, tous ces débris de verre ! Et toi Gilbert, c'est quoi ta nouvelle blessure ? Tu peux tenir encore combien d'épisodes ?

14 - 1957. Tesson³⁰

Une errance d'un après-midi avec mes deux frères, ennui incertain mais sans rechercher à tout prix les conneries à faire. Vers la fin de cet étirement Daniel repère un nid de mésanges dans l'angle du mur du jardin de la vieille voisine, celle que j'ai vue pisser aussi précisément que "la pisseuse" gravée par Rembrandt³¹... Je veux apercevoir les oisillons, les toucher tout chauds sans plumes, transparents. Je suis sur la pointe



30 - Pas Silvain Tesson, non... tessons de verre...

31 - Pour le même prix, je vous mets deux pisseuses ! Picasso et Rembrandt.

des pieds, j'en prends un très foetus, bec ouvert, voie royale accolée à l'abdomen si fin. Quelques secondes de conversation d'oiseaux avant de sauter comme "Guy l'Éclair³²" - mon autre frère s'appelle Guy - jambe gauche lancé, d'un bond, zou, de l'autre côté de la bordure de jardin sur le sentier damé. Une douleur aigüe me stoppe net... Qui disparaît aussitôt. Au pied gauche. Je ne comprends pas. Il m'est arrivé un truc paranormal ? Je lève haut la cuisse, je suis en tennis toillées très fines. ... Je vois mon tendon d'Achille tout blanc au grand jour ! À pouvoir y insérer le doigt à droite et à gauche. Effaré... Une longue plaie entr'ouverte comme un livre : le tendon en est le marque page blanc ligneux, surpris sans doute d'apparaître ainsi... Et moi donc, de le voir là. Pas vraiment envie de le saluer ! La bordure. Une bordure faite de bouteilles enfoncées, culs haut... sauf une...cassée en deux. Écrire ici " tessons-culs-cassés, " me noue l'estomac encore aujourd'hui.

La douleur est supportable, j'ai surtout très peur. Je n'ose pas marcher alors que c'est possible puisque le tendon blanc est fièrement droit comme un I.

Mon père me conduit chez le médecin à moto, j'agrippe à deux mains la poignée du siège arrière, un voisin nous suit lui aussi sur sa 125, il ne va pas être de trop.

À deux, ils me tiennent fermement ventre sur la table, pendant que le médecin rassemble comme un bourrelier les



deux côtés de la peau bien écartées de part et d'autre du

³² - Guy l'Éclair, c'est Flash Gordon aux USA, ce qui sonne bien mieux. Aidé du professeur Zarkov et de Arden, il doit sauver la Terre de l'invasion des troupes de l'Empereur Ming en provenance de la planète Mongo.

marque page blanc. J'ai le temps d'observer à la dérobée les deux lambeaux très espacés l'un de l'autre comme lassés d'avoir été soudés ensemble jusqu'ici... Récalcitrants en quelques sortes. Élastiques !

Et chtik ! Une agrafe ! Je crie tout le répertoire des poumons d'un âne tant ça fait mal de réunir les chairs en fermeture à boutonnière sans visibilité... Jusqu'à la douzième. Je pensais que l'on s'évanouissait pour moins que cela, c'eut été un répit pour moi, pas du tout, mes cris nous tenaient éveillés tous les quatre. On ne m'a pas engueulé, après coup ça m'a surpris. Plus tard, Maman m'a confié que ce médecin craignait le sang, ça tombait bien pour lui, il n'en a pas eu beaucoup. Tout et resté blanc comme un mariage.

Cette efficace chochette a refermé l'opus sans anesthésie... En douze octaves apocalyptiques le long du tendon avec retour crocheté sur la partie molle du talon gauche cousu au fil. Douze fois tchik !

Un cul de bouteille dressé, vertical. L'Everest et ses contigus dentelés. Une déco arrogante, une bordure de jardin en fillettes enfoncées par les goulots !

Franchement, à part l'épisode des agrafes à vif, les jours suivants sont sympas, on me fait des ponts d'or pour tout, c'est pas à négliger.



XII ème. Les ineffables délices de l'eau douce.

Dernier résumé, ouf ! Mon bon chien est devenu furieux, je sors mon couteau, je me caparaçonne dans une couverture. Vais-je finir en étoupe³³ pour hôpital militaire de campagne ? Je réussis à sortir de la caisse et à claquemurer le fauve à l'intérieur de l'intérieur.

À peine l'écho évanoui du verre cassé, j'entends mon prénom prononcé, étouffé, venant du logement de mon ami... J'y crois pas ! ça y est ! Vivre pour de vrai... Et sur le pont me requinquer d'embruns et basta. On en rigolera par la suite.

Les "Bachi-bouzouk³⁴" qui me connaissent savent que ce n'est pas moi Arthur qui tiens à faire lambiner cette histoire de "dynamiteur". Je veux en finir d'une manière ou d'une autre avec cette histoire d'enterré vivant.

Mille milliards de sabords enfumés au shit, Je veux crier : "*Je suis vivant !*"... Impossible de décrocher une syllabe, ça reste au fond. Par le vomi glaireux d'un vieux phoque, Auguste va penser que je suis mort.

Je suis debout entre les cages, près de la porte de la caisse, tremblant, bouche béante et luttant pour sortir un mot.

Quand bien même un millier d'emplâtrés à la graisse de hérisson auraient dépendu d'une syllabe, je n'aurais pas pu la proférer. Il s'en va, ce faux-frère il m'abandonne, il est parti ce marin d'eau douce !

Ma tête tourne, et je tombe contre l'extrémité de la caisse, là j'fais plus semblant.

33 - Rebut de la filasse de chanvre ou de lin.

34 - Tous mots mis entre "guillemets" sont des injures du Capitaine Haddock plus ou moins exactes. Son répertoire comporte plus d'une centaine d'injures.

En tombant, le couteau de table glisse de ma ceinture et tombe sur le plancher avec le bruit sec du fer. Ou de l'enfer ?

Jamais si délicieuse musique démoniaque n'a ému mon oreille gauche ! Avec la plus ardente inquiétude j'écoute. Tout reste silencieux quelques instants. J'entends de nouveau mon prénom répété. L'espérance renaissante délivre tout d'un coup ma parole enchaînée, et je crie de ma voix la plus forte et éraillée : "*Auguste ! oh ! Auguste !*"

"Chut ! "Bougre de Papou des Carpathes" ! tais-toi ! J'arrive, je rampe ;"

Ces instants s'écoulent comme des siècles. Je sens une main sur mon épaule, il m'enfourne un goulot de gourde dans la bouche surprise.

"Ceux-là seulement qui ont été soudainement arrachés des mâchoires de la mort, ou qui ont connu les insupportables tortures de la soif dans des circonstances aussi compliquées que celles qui m'ont assiégé dans ma lugubre prison, peuvent se faire une idée des ineffables délices que me cause cette eau, aspiré longuement, tout d'une haleine, cette boisson exquise, cette volupté apaise ma soif. Quatre pommes de terre bouillies et froides, je les dévore. Il a apporté la lumière dans une lanterne."³⁵

Même jouissance pour la fiat lux que pour la bouteille d'eau. Un peu revigoré : "*Flibustier de carnaval, qu'est-ce que t'as foutu ? C'est quoi ce bizutage d'endurance plus ultime que la pire des privations pour les meilleurs candidats sélectionnés de Kho Lanta ?*"

"Trois jours après ton départ..." Et là je lui dis stop. "*Plus tard, je veux respirer l'air du large, plus tard l'explication."*

35 - C'est la traduction exacte par Baudelaire du texte de Poe. Il faut comprendre que, la plupart du temps, j'ai allégé leurs textes supers mais un peu amphigourés, non ? "Amphigourés," mon néologisme à partir de amphigouris.

13 - 1997 : l'entubé.

C'est au réveil en tombant du lit que Little Nemo ³⁶ réalise qu'il a rêvé sa burlesque aventure.

... Je dirige maladroitement mes yeux grands ouverts sur une ambiance trouble. Je prends la conscience de ma bouche, c'est une belle acquisition. J'aimerais pouvoir prononcer : "*pipette, à boire, de l'eau s'il vous plaît !*" Ma bouche est si sèche. L'air s'infiltré dans les narines : aération des galeries.



(Le nez pénétré par d'un tube gélatineux gémellaire.)³⁷

Yeux, bouche narines semblent coïncider avec l'intérieur d'une tête humaine : j'en soupçonne l'existence... La mienne ? Je ne réussis pas à percevoir d'excroissances : ma caboche est en apesanteur, là. Où ? Quelque part dans un espace géodésique bleu gaz.

Des hermines multicolores gonflées comme des outres flottent en silence. Elles flottent et papillonnent à travers ce qui semble être mon cerveau mais bien entre mes yeux ouverts. Un souffle de pensées et ces bestioles cupidons pansus se mettent à péter. Pétarader !

J'essaye des commandes, poussées mentales diverses et à chaque fois, ce petit monde rococo aux couleurs kitch, sautille allégrement en une assemblée aristocratique.

³⁶ - Je radote, je cite ce garçon dans chacun de mes romans, j'ai vérifié. Ce garçon m'a marqué, mais c'est plutôt la virtuosité de son dessinateur qui m'impressionne le plus : Winsor Mac Kay. Coup d'oeil sur une de ses planches pour s'en convaincre, la meilleure si possible, sur le paquebot à l'envers ou dans les champignons, ce sont les plus connues.

³⁷ - Les phrases "entre parenthèse" sont des pensées après coup.

Je fournis des efforts champollionesques pour mieux maîtriser la situation que je ne déchiffre pas.

(Les heures passent)

Les hallucinations se relayent, aussi amusantes les unes que les autres, je suis éveillé, je ne dors pas. Je ne crois pas à la fidélité de ce que j'analyse sous ma coupole : les hermines en transe reviennent, les pieds au mur se mettent à peindre des copies Impressionnistes. Qu'elles les peignent en moins d'un quart d'heure, je ne peux le croire, des Monet passe encore mais pas des Manet³⁸. Je suis au milieu de ces images, en travers. J'ai le souvenir mayonnaise de ce moment-là.

(Plusieurs clepsydres se vident encore.)

Éveillé, lucide cette fois, je fixe mieux le loin, sans rien voir de ce qui est de mon univers restreint. Je ne saisis que des images molles, gonflées et troubles... Et rances.

Suis-je dans mon "assiette au beurre"³⁹ ? Dans le beurre amorphe d'un autre. Plus certainement dans un hôpital.

(Ce qui lui faisait supposer cela, est le souvenir ketchup de quelque chose d'onctueux, d'incertain. Il se souvient avoir volé dans les plumes d'un hôpital. En voiture ? Il s'y est rendu en voiture, seul, en première rugissante. N'as pas pu passer la deuxième. Où et quand ? In memoriam... Du temps conscient s'étire encore. Comme souvent. Comme toujours.)

Rien pour le comptabiliser : pas de doigts, pas de quartz. Pas de grande horloge de gare sous la coupole de mon église

38 - Les leçons : Manet est impossible à copier, c'est un virtuose de la touche réaliste. Monet fait ses touches plus méthodiquement presque en tâcheron, celui qui n'est pas convaincu naka comparer, la bottes d'asperge et un des meules de foin, par exemple.

39 - "L'Assiette au beurre" 1904. Un canard à haute qualité visuelle et ça grâce aux meilleurs dessinateurs de la Belle Époque, images pleines page. Un clin d'œil à Arthur qui n'a pas de beurre dans son assiette.

baroque multicolore, juste les attributs des quatre évangélistes ; lion, taureau, aigle et ange⁴⁰... Qui ne m'aident en rien à égrener le temps !

Pas de carillon : je me serais méfié d'une horloge de gare dans mon cigare... Il commence à y avoir de plus en plus de lucidité dans mon encéphale. . . Encore peu de cognition pourtant.

Je n'ose rien prendre pour argent comptant.

Un tube dans l'œsophage.

Les narines entubées.

Rien ne me rappelle mes mains... Pas de pieds... j'ai maintenant conscience des manques à conquérir.

"Faire l'inventaire" que je décide.

Les deux oreillers m'empêchent de tourner la tête pour examiner les collatéraux de la nef. Je ne suis pas assis, incliné sur l'arrière comme je le crois. Je suis allongé sur l'eau, la tête relevée, le menton proche du sternum... je comprends que je suis sur un matelas d'eau.

Ma vue se démêle. Je discerne maintenant au loin, trois paramécies rectangulaires suspendues. Trois trucs flous situés, en plein milieu d'un obstacle blanc, à une distance imprécise de mon lit. Trois rectangles hypnotiques, fixés dans l'axe de mes yeux. Essayer à tout prix de les déchiffrer dans un brouillard. Ces trois trucs imprécis plaqués sur le mur laiteux m'attirent obstinément. Vérifier que ces trois quadrilatères ne sont pas des cibles de dupes.

Heures après heures, mon regard affaibli, à intervalle régulier, monte, à l'assaut de ces petits rectangles. Je suis formol...

Euréka ! Ce sont des photographies non identifiées !

40 - Ces symboles proviennent d'une vision du prophète de l'Ancien Testament Ézéchiél. Ils apparaissent dans la description des Quatre Vivants de l'Apocalypse... Les Vivants sont, dans l'ordre, un lion, un taureau, un homme et un aigle. Ils ont chacun six ailes et ils sont recouverts d'une multitude d'yeux, ce qui est mon cas à ce moment-là.

Des tirages scotchés que je ne peux pas décrypter... Trop loin, dans la brume. Ma vue est brouillonne. Jusqu'à ce qu'à force d'essais, j'en harponne une : "le Prieuré baigné de verdure... Pourquoi ? Ma vie d'avant revient en catimini. C'est chez moi" Pourquoi ?

Je crois comprendre ce que je suis... Dans un sale état, impotent, déchiqueté.

Placidement je fais le catalogue de ce qui retient mon souffle. De près maintenant, je vois net : Quelques entubages, des fils électriques ventousés sur ma poitrine, un tube pointillé rouge et transparent qui atteint une outre pansue millimétrée retournée. Trois gros tuyaux de section conséquente dans lesquels circulent un liquide plus rouge vinasse que brun rouille, et de section supérieure aux autres tubes. Qui disparaissent en rampant, à droite et à gauche, à la hauteur du lit qui flotte. Pince mi et pince moi... Pincements ! Ankylosé et resserré, vivant, mais propension à trépasser.

Et encore, l'infirmière dégage le drap blanc, j'entrevois un dernier petit tube qui prolonge ma bite flasque.

Plus préoccupant : une tenaille d'agrafes zigzague depuis son plexus solaire jusqu'au ras du riquiqui pénis de chair avachie noire, me stupéfie. Une zone ventre bleu de Prusse dévastée. Tout un champ de chair fichu, ravagé par une armée disparue. Qui a bien pu foutre un bordel pareil sur cet abdomen ? Même la chair du Christ du Retable d'Issenheim n'est pas si faisandée.

Bienheureux le ventre pétrit. Dans le pétrin.

Francis Bacon, Vélickovic, Egon Schiele, peintres de la viande brutale, dans le même sac ! Qui a labouré, vidé, et remis la tripaille en vrac. Beau boulot Mr le Comte de Frankenstein ! Satisfait ?

Le dessin en raccourci du Christ mort de Mantegna est à Milan : ses deux plantes des pieds occupent une bonne partie de la surface du dessin, un drap de lin cache le sexe. Des plis,

des courbes, de plus en plus resserrés, tout rétréci très vite, triangle du dessous de la mâchoire inférieure, triangle du nez, poils de l'intérieur des narines, couronne d'aubépine. J'abhorre l'homme horizontal, le Christ peint allongé de Holbein, long, maigre, bleu et osseux, de profil sur un grabat de pierre. Dostoïevski, en le découvrant, aurait perdu définitivement la foi.

(C'est sans doute le demi-litre de drogue qui m'a tenu si euphorique. Aujourd'hui encore l'idée d'avoir supporté cette quinquaiillerie de marionnette autour de mon lit d'eau me fait frémir.)

Je reçois une lettre d'un grand ami qui lui fit part de sa joie à ne pas pouvoir l'approcher : " J'exècre les lits d'hôpitaux, tu ne m'y verras pas." L'ami est heureux de ne pas le voir dans cet état d'épouvantail à corneilles. Il préfère garder de lui l'image du pantin alerte gesticulant de toutes ses ficelles. L'ami désigne du doigt le corps faisandé sur la croix en émettant un phylactère rouge ; « Il faut qu'il grandisse et que moi je disparaisse⁴¹ ! » Résigné.

Ma femme m'approche. Elle a encapuchonné ses cheveux sous une charlotte obligatoire, a revêtu une blouse blanche, et s'est calée contre le récalcitrant blême. Ne pas lui parler trop près dans le pavillon, vivant, ça le chatouillait. Presque mort ça l'agacerait de ne pas pouvoir se frotter les oreilles. Elle murmure à cinquante centimètres seulement du fragile phonographe. De belles phrases encourageantes à vivre. Pronostic incertain dicit le chirurgien et le réanimateur de concert... Dans le coma. Notre but, garder les viscères javellisés en équilibre sur le plateau de la balance, petite mort empesée.

41 - C'est ce que dit Saint Jean-Baptiste au Christ dans la crucifixion du retable d'Issenheim de Grünewald.

Elle parle aux deux oreilles. Lui en mettre plein les entonnoirs, c'est garanti qu'il auditionne, que ça lui est indispensable pour lamper la vie.

(Les murmures à l'oreille m'ont été inutiles... Pourtant aujourd'hui, c'est un bonheur de savoir que ma femme m'a amoureusement murmuré aux oreilles d'enviables phrases immatérielles.)

Puis l'ambulance me dépose à Hérival : je suis un Phoenix de quatre-vingt-quinze ans. Et je vais dégringoler au ralenti les marches vers la cinquantaine, en deux années.

Dit bien plus clairement : Une nuit de fin décembre, un mal qui vient de partout et de nulle part à devenir solénoïde⁴². Me rendre à l'hôpital de Remiremont à huit kilomètres. On me reçoit bien, je suis tendu, raide, difficile d'enfoncer une aiguille dans ce cuir. Sous perfusion. Le matin médecin ne détecte rien ? Dans le doute, on me fait un lavement intestinal qui me soulage et toujours la perfusion. Je suis assez faible toute la journée mais très conscient. Le lendemain matin le médecin repère mes mains hors des draps, elles sont bleutées, violacées noires par endroit. Il s'éloigne. Il revient. Il m'annonce qu'on me conduit à Nancy, il a peur d'une méningite, il ne me le dit pas, ça m'aurait fait ni chaud ni froid. Six de tension ! Pas de quoi penser, infection généralisée, le bleu de Prusse en est le signe. Dans l'ambulance qui sirène, on m'injecte des trucs qui chauffent ou refroidissent, je ne sais plus. Faible, je m'en fiche, je file n'importe où, peu importe. Mourir eut-été facile à ce moment-là, décontracté. Sur le perron, attendu, je suis pris en charge à l'Hôpital Central de Nancy par une tribu bleu clair masquée,

42- La leçon ! Un solénoïde est un dispositif constitué d'un fil électrique en métal enroulé en hélice de façon à former une bobine longue parcouru par un courant, il produit un champ magnétique dans son voisinage, et plus particulièrement à l'intérieur de l'hélice.

une dizaine. Ponction lombaire : rien. Il doit être midi. Des examens dont je n'ai plus le souvenir. 17 heures, je traverse lentement le tube du scanner sans bouger, je souffre de je ne sais quoi ni ne sais où, c'est généralisé. Cette table est un calvaire alors que l'on ne fait que me "lamelléliser" lentement en myriade d'images médicales. Le verdict : une appendicite. On m'opère dans la demi-heure qui suit. On me le dit, m'enfous, faites au mieux, ce que vous voulez, ça n'a aucune importance pour moi à ce moment-là.

Plus tard : Appendicite péritonite depuis longtemps qui s'est gangrénée et transformée en septicémie. Infection généralisée. Pronostic de vie incertain, il faut attendre. J'ai 50 ans, je ne fume pas, ni ne bois, le cœur peut tenir, disent-ils, il résiste quatre jours en coma. Je me réveille lentement. C'est ce lent réveil que j'ai décrit précédemment⁴³.



Cette nuit...

... Et puis une forêt sans limite chargée d'effroi, se projette devant moi. De gigantesques troncs d'arbres grisâtres, sans feuilles, se

43 - Gilles grand lecteur devant l'éternel est mon correcteur et donneur de bons conseils. A la suite de ce passage qu'il vient de lire, il note au stylo bille dans la marge: "Ce chapitre est à la fois ininterrompu dans la recherche imagée et l'analyse, et parfaitement progressif en conscience et régressif en surréalisme. Quel talent ! Parfaite efficacité, pas un mot de trop. Remarque un peu ridicule, cf, Amadeus "trop de notes."

C'est certain que cette remarque m'encourage. Cela dit Gilles m'a fait améliorer toutes les autres chroniques.

dressent, comme une procession sans fin, aussi loin que mon œil peut l'atteindre. Leurs racines se noient dans d'immenses marécages dont les eaux s'étalent au loin, affreusement noires, sinistres et terribles dans leur immobilité. Et ces étranges arbres semblent doués d'une vitalité humaine, et, agitant çà et là leurs bras de squelette, demandent grâce aux eaux silencieuses. Les êtres forestiers crient miséricorde avec l'accent vibrant, perçant, du désespoir et de l'agonie la plus aiguë.⁴⁴

XIIIe. Épilogue.

Auguste est là, il a rejoint Arthur. Sauvé ! Il a bu et boira, dévoré et allumé. Enfin, la possibilité de monter sur le pont, l'air frais, les embruns...

Résumer la fin du bouquin ? Non ! J'en suis qu'à la 79e page, il y en a 336. La suite n'est plus à la hauteur !

Les premiers jours dans sa cachette, Auguste a bien essayé de le voir mais à chaque fois il ronflait. Au bout du cinquième jour, là-haut il y a du grabuge, une rébellion. Auguste en a fait les frais d'où son impossibilité de communiquer avec lui. *"Dès que je referme la porte de ma cabine je reçois un coup de crosse derrière la tête, une main me maintient couché sur le plancher de la chambre et me serre à la gorge ; à côté de moi mon père, liés par les mains et les pieds, est étendu le long des marches du capot d'échelle, la tête en bas avec une profonde blessure dans le front d'où le sang coule comme un ruisseau..."*

Bref, la vie à bord du brick ne va pas reprendre son cours de sitôt. En fait, jusqu'au bout tout va échoir de Charybde en Scylla.

44 - C'est un des rêves d'Arthur Gordon Pym dans sa torpeur due aux émanations pernicieuses de charbon dans sa cachette prison. (Pas tout à fait du mot à mot) ça ressemble aussi à « l'Enfer » de Dante.

12 - 2013 : Bouche cousue.

Mattan trois ans et demi, moi soixante-cinq, il trébuche sur une pierre : "Pfout ! J'ai presque tombé pour faire du sang." Aucun mal.

Nous sommes en face du Prieuré à quatre cents mètres à vol d'oiseau sur le versant nord de la vallée. Le ruisseau, la Combeauté coule en son milieu.

Je suis là pour améliorer quelques rigoles d'écoulement des eaux. Leur tailler les bordures à la hache à pré. Tranquille, le paysage est beau, le petit garçon est joyeux de m'aider à sa manière et moi enchanté qu'il soit avec moi.

Le sol est bourbeux. Je dois supprimer un arbuste gênant qui m'encombre. Au moment où je lève le bras gauche et la serpe pour sectionner l'intrus, le poids du corps passe à droite, ma botte s'enfonce dans la boue presque au genou et m'impose de m'agenouiller alors que la serpe s'abat. Le bec de la serpe passe à travers le muscle replié du genou gauche qui s'ouvre comme une bouche. De la taille d'une bouche, vraiment. Le muscle à cet endroit est ventru. Une plaie nette et franche qui ne saigne pas.

Je n'avais jamais vu l'intérieur de mon corps de cette manière. Cette vision spectaculaire peut me faire perdre connaissance, c'est déjà arrivé, j'aurais pourtant rêvé être chirurgien, c'est le moment de le prouver.

Assis les fesses dans la tourbe, impossible de retirer ma botte ni d'extraire, le pied de la ventouse. Je ne dois pas tirer outre mesure car à chaque essai ma prothèse de hanche donne l'impression de vouloir se déboîter.

Mattan est à quelques mètres de moi, je lui demande le plus calmement possible de retourner à la maison et de faire venir quelqu'un à mon aide. On adore jouer aux pompiers, aux ambulanciers, sirènes à fond !

Le hic, est qu'il ne doit pas reprendre le chemin par lequel nous sommes arrivés puisque je l'ai porté pour traverser la rivière furieuse. Lui expliquer index tendu qu'il ne doit pas rentrer en ligne droite mais remonter par le viaduc pont. Je lui dessine plusieurs fois le chemin de contournement. Trois fois plus long !

La plaie est restée blanche un moment, à présent elle saigne un peu mais pas de quoi s'affoler.

Mattan, sans prendre la mesure de la situation, me semble-t-il, retourne vers la maison mais bien sûr, il descend vers la rivière, le parcours de retour le plus court, celui de l'aller. Il est bloqué sur la berge, sans oser la traverser et c'est heureux. Il m'appelle. Je l'entends à peine. Il reste immobile un moment, je le vois de loin. Puis, il finit par longer la rivière en jouant avec les hautes herbes. Moi, j'ai commencé sans conviction à dégager la boue qui m'enveloppe et retombe aussitôt. J'ai sous les yeux, à travers le genou du pantalon entaillée, ma nouvelle bouche super propre. Assez refermée par la position assise, jambe embourbée. Accroupi, la plaie est le cri de Munch... Assis, elle n'est qu'entr'ouverte. Debout elle serait fermée, une animation stop motion est possible.

Je plaque par intermittence ma main propre sur la plaie béante impossible à oublier.

Tirer des deux mains ma cuisse sans avoir à forcer sur le col du fémur en métal, oui. L'autre botte commence elle aussi à s'enfoncer, évidemment. C'est pourtant pas dans des sables mouvants, ce n'est pas la première fois que je m'enfonce ainsi, mais d'habitude je ne suis pas entaillé de la sorte et il y a quelques années, y avait pas de métal de hanche.

Le petit homme rouge longe la rivière, il remonte trop tranquillement le long du ruisseau. Il espère encore la ligne droite. Il aimerait pouvoir couper, il ne peut pas traverser. N'essaye pas, tant mieux...

Le suivre des yeux m'évite de dévisager ma plaie qui saigne toujours peu, tant mieux. Il lambine ce qui m'importe plus que ma coupure de six centimètres de long sur quatre de profondeur, si, si, c'est la profondeur qui impressionne.

Je ne souffre absolument pas, les fesses mouillées et fraîches. Je sens que je tourne de l'œil... je résiste.

Il finit par rencontrer le pont de terre. Tant mieux !

Monique aux jumelles m'aperçoit de loin, elle est sur le balcon à 400 mètres environ.

A l'hôpital vers onze heures. On ne me recoud que le soir sous anesthésie totale par couche de chairs superposées : l'os n'est pas touché.

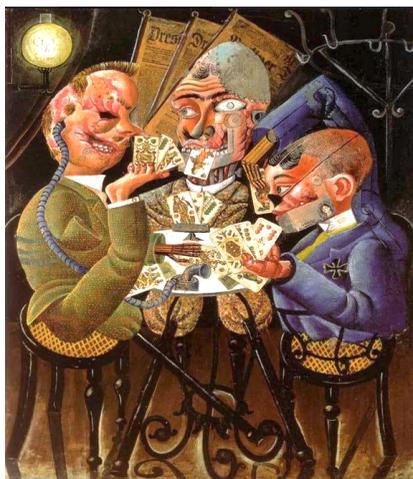
Aujourd'hui, on distingue à peine la cicatrice. Motus et bouche recousue !

Gueules cassées⁴⁵.

Pour clore ce parcours du combattant, je te propose un jeu de société : réunis de cinq à dix personnes d'âge différents, des amis de préférence.

Les vieux ont plus de chance de gagner. Les morts ne peuvent plus participer.

Je prends un cas de figure pour expliquer les règles :



45 - Le tableau ci-contre "Les joueurs de Skat" est d'Otto Dix, il date de 1920. Les photos de ces mutilés sont encore plus percutantes. Tape "gueules cassées"

Tu es dans une pension catholique à Rome. Cinquante collégiens et six accompagnateurs vous êtes tous arrivés dans le même bus. Seuls cinq profs connaissent Rome mais ça n'a aucune importance pour le jeu.

Seuls les six adultes participent, le temps de boire quelques grappas le soir dans le hall de la pension pendant que les collégiens déconnent plein tube dans les couloirs, les douches, les chambres.

Nous nous en foutons, puisqu'il n'est pas encore l'heure de dormir. Jouons gaiement au rythme des tournées de grappas : un alcool italien à boire sur place !

Voici - enfin !- les règles du jeu proprement dit : je suis celui qui ne connais pas du tout Rome, mais ça n'a pas d'importance.

Je demande à chacun de faire mentalement l'inventaire de ses cicatrices, surtout ne rien en dire.

Laissez macérer cinq minutes.

Dans le sens des aiguilles d'une montre, chacun, à tour de rôle présente une cicatrice, la plus petite si possible sans se préoccuper de son historicité.

Le sixième professeur fait voir la sienne, boit sa grappa. On part pour un deuxième tour et ainsi de suite.

Il est impossible de tricher puisque nous vérifierons comme Saint Thomas, à effleurer la suture.

Le suspense doit être progressif, n'abattez pas vos grosses cartes trop tôt. Il est judicieux de réserver les plus longues cicatrices pour la fin du jeu.

Si vous êtes quasi certain de gagner, ne le laissez pas transparaître sur votre visage, ne crânez pas il peut y avoir des coups de théâtre, vous ne connaissez pas la vie de vos amis de ce soir.

Il reste en lice quelques joueurs bien décidés à gagner, le plus stigmatisé. On se sent bêta lorsque l'on n'a plus de cicatrice à montrer mais on reste dans le cercle.

Il est indispensable de commenter joyeusement l'origine de sa cicatrice en quelques phrases bien frappées, sans cependant s'étendre, méfiez-vous des conteurs soporifiques, enjoués et imbibés qui ralentissent trop le jeu.

L'un d'entre nous est le maître du jeu, il s'est muni d'un double décimètre. Il est l'huissier chargé de mesurer les longueurs des cicatrices qu'il additionnera à chaque tour. Il a la responsabilité de ratifier sur papier la longueur totale finale des coutures dermiques.

Le nombre de cicatrices est important mais pas décisif, il sera comptabilisé et mis en rapport avec la longueur totale.

Une simple règle de trois déterminera le gagnant qui payera la bouteille de Grappa qui a été sifflée.

Attention, ce jeu peut-être d'assez mauvais goût en Hepad.

Pas judicieux non plus de proposer ce jeu en centre aéré, vous ne tiendriez pas longtemps. Par exemple, le cantonnier du village nommait mon frère Daniel de huit ans, Dien Bien Phu. Mon frère tombait souvent sur les deux genoux, il n'avait que des croutes qui disparaissaient intégralement et non des stigmates qui ne comptent pas.

Ce jeu est possible après un conflit, à la suite d'un attentat, d'un acte de terrorisme, après du grabuge. Par exemple, en 1918, un tournoi franco-germanique aurait pu être organisé à la gnole, au kirch, au schnaps. Une amputation de la jambe au niveau du genou vaut la longueur initiale de la jambe intacte jusqu'au sol. Même manière de compter pour un bras manquant : toucher un mur avec les deux bras, faire la soustraction.

Ceux-ci pourraient gagner facilement en possession d'une seule cicatrice, c'est pour cela qu'une règle de trois est importante pour réajuster le nombre total à la longueur totale.

Il est bien sûr possible d'adapter ces règles et mes conseils énoncées.

Personnellement, je suis un joueur effréné, voire addictif. Je gagne assez souvent : Un petit reste sur le front, une bûche que m'a lancé mon frère Gérard. Une mâchouillée d'engrenages en plein milieu du mollet gauche. Une belle entaille à la serpe sur le muscle saillant du genou, j'en ai parlé dans un de ces paragraphes. Un bourrelet riquiqui entre l'index et le pouce gauche, une pointe de couteau qui m'a fait voir que cet endroit était vide à l'intérieur. Une belle cicatrice qui serpente sur et derrière le tendon d'Achille, j'y ai consacré aussi un chapitre. Une prothèse de hanche droite, à peine visible sur 8 centimètres. Et la meilleure pour la fin du jeu, le ventre ouvert depuis la fin du sternum jusqu'à deux centimètres du pénis. Plus quatre cratères à peine visibles maintenant, ce sont les traces des drains pendant cette période de réanimation.

La zébrure dans la paume de la main droite, à la suite de la morsure du chat qui s'est infectée compte dix centimètres en ligne droite, mais elle zigzague et du coup, elle compte quinze !

Lundi 13 mars 2023 à Hérival. Gilbert Villemin.

Douze accidents sont détaillés dans ce recueil...

Indiscutablement, "l'entubé" est le clou du recueil.

Épatant !

Rien à redire. On y déguste l'essentiel = la précision de l'analyse, le détachement humoristique, donc ô délices ! L'absence total de pathos qui rendrait insupportables ces récits de mésaventures.

C'est ton projet le plus limpide, un excellent exemple de ce que peut devenir une autobiographie ludique, pas chiant, pas prétentieuse, pas moralisatrice et hors chronologie, donc libre et un pied de nez au destin.

Les 12 choix sont justes, variés et le fil rouge "naufagé à bord" est une vraie trouvaille."

Gilles.

